

FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C^{ie}, 9, rue Chaptal. Paris.

PRIX : 3 FR.

Lenthéric

245, rue S^t-Honoré.



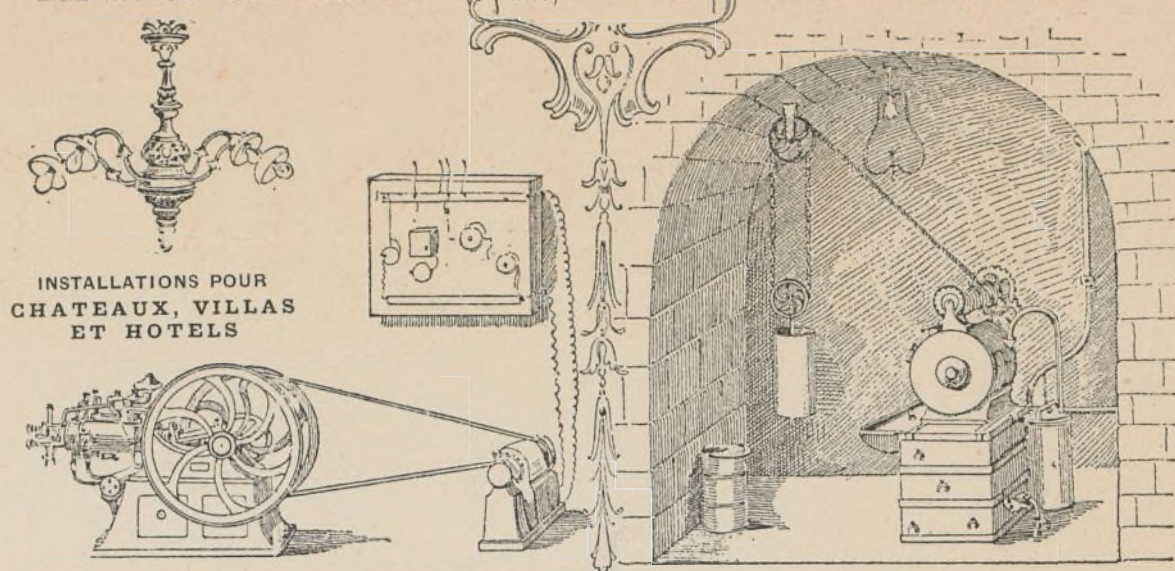
LA COIFFURE AUX WEVERS et ses accessoires.

H. BEAU & BERTRAND TAILLET

ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

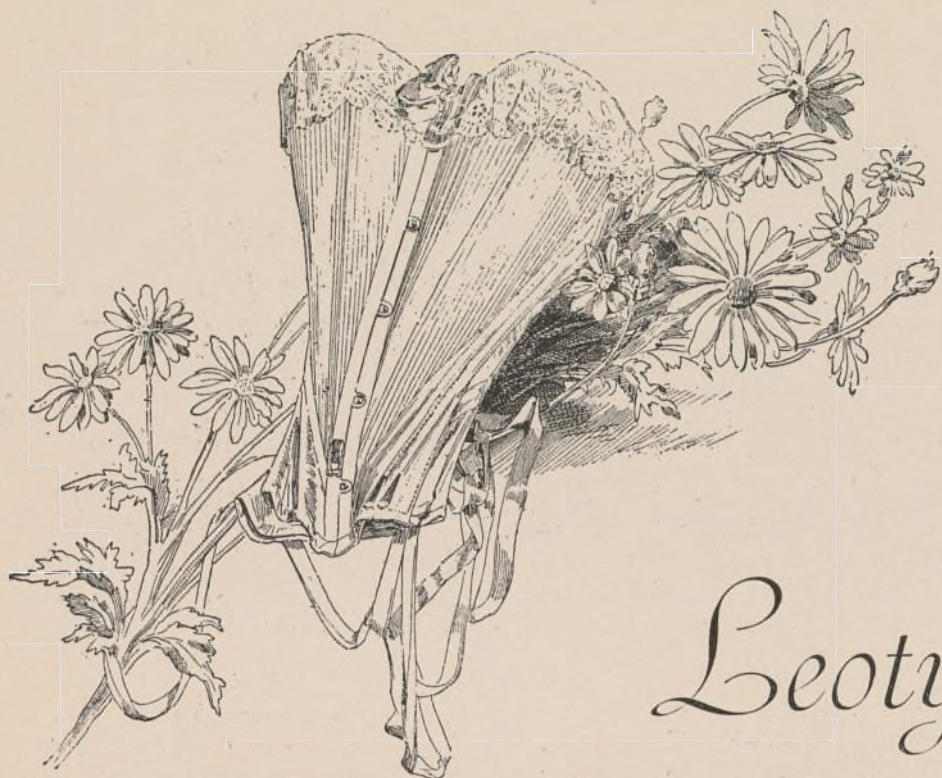
226, rue S^t-DENIS

ÉCLAIRAGE AU GAZ



Moteurs au Pétrole, au Gaz
ou à Vapeur
DYNAMOS, ACCUMULATEURS

L'AIR-GAZ
Appareil pour faire le Gaz chez soi
sans charbon et sans feu.



Leoty

Pihan



4, Faubourg Saint-Honoré.



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.



La plus Grande Manufacture de Voitures
(Ancienne Maison Ad. SAMUEL)

LA CARROSSERIE INDUSTRIELLE

BUREAUX & MAGASINS

228, rue du Faubourg-Saint-Martin

PARIS

Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale



CHOCOLATS



QUALITÉ SUPÉRIEURE

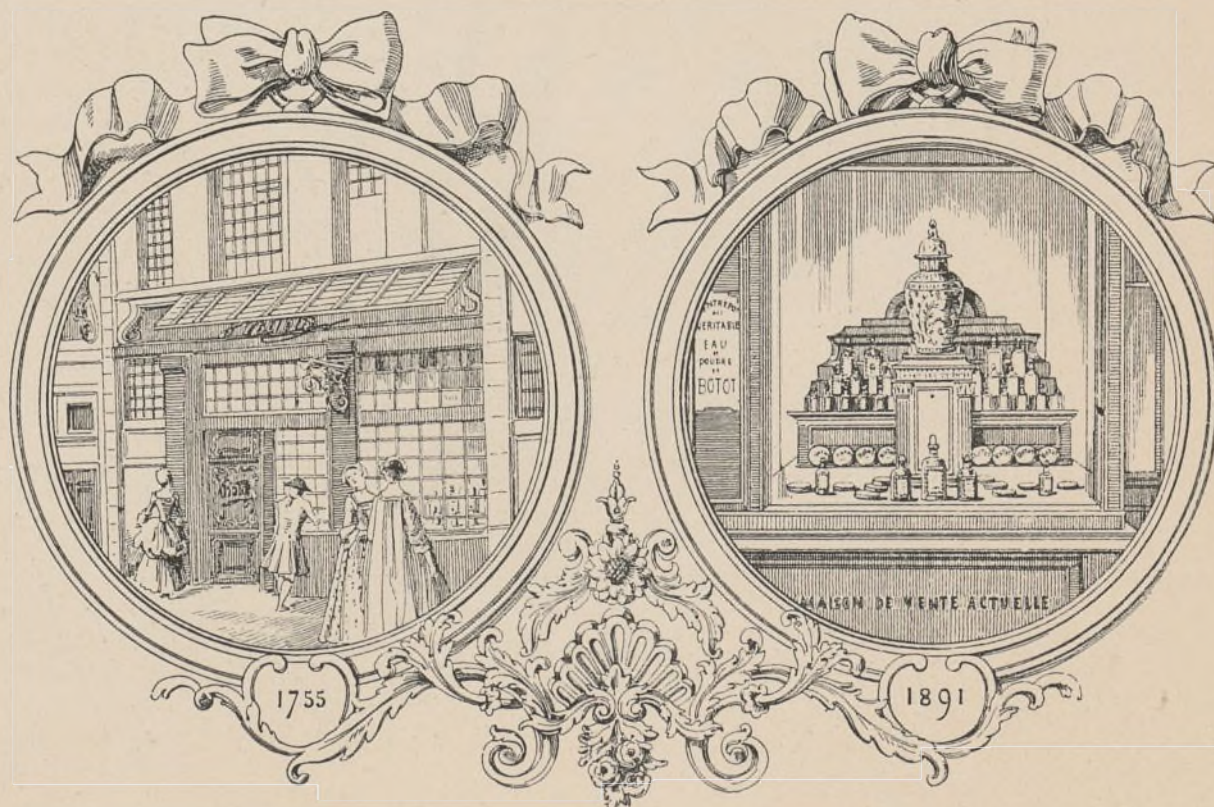
THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



La seule véritable Eau de Botot, 17, rue de la Paix.

ENCRE DE CH. LORILLEUX ET C^{ie}.

1^{re} MARQUE



Ayuntamiento de Madrid
PASADGE JOUFFROY - PARIS

1^{re} MARQUE



PAPETERIES DU MARAIS.

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1891



THÉÂTRE DU FIGARO

Mademoiselle Félicia Mallet dans FIGARO-REVUE (cliché de Camus).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Persée et Andromède, par BRYAN HOOK.

Où sont-ils? par PAUL GROLLERON.

Mademoiselle Félicia Mallet, dans FIGARO-REVUE (cliché de CAMUS).

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

La dernière Cartouche, reproduction du tableau d'ALPHONSE DE NEUVILLE.

Les Livres, par R. M.

La Mode, par CLAIRE DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET.

L'Amour héroïque, vaudeville chinois, par le général

TCHENG-KI-TONG; illustrations en couleurs de FÉLIX RÉGAMEY.

Alegria, duetto en un acte, par QUATRELLE; illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH.

Les Drapeaux de la France, par le commandant D.; illustrations en couleurs de PAUL JAZET.

Les Rois chez Eux. — *Le Tzar et la Tzarine*, par LYDIE PASCHKOFF; photographies directes.

Un Duel chez le Coiffeur, par MAURICE VAUCAIRE; illustrations de GUILLAUME.

COUVERTURE : *Yachting*, par ALBERT LYNCH.

Le Mois Parisien

Bouquet de mondanités. — Le Grand-Prix et M. Edmond Blanc. — Les pirouettes du high-life. — Molier for ever. — Les Roistaquouères. — Le roi Milan et le prince de Galles. — Les dangers du tapis vert. — Dieu et le Sacré-Cœur. — La vente Røderer.

Avant de se disperser gaiement pour aller chercher l'Océan, la montagne ou les champs paisibles, nos mondains ont prodigué les fêtes et ça été un feu d'artifices de folies charmantes.

On se souviendra longtemps du bal costumé de la princesse de Léon, une féerie, un rêve où des déguisements, empruntés à tous les temps, à tous les pays et à toutes les fantaisies, ont accumulé ce que le grand luxe a de plus exquis et ce que l'esprit parisien a de plus délicieusement original.

Les invités reverront longtemps la princesse de Léon en merveilleuse Louis XVI, la marquise de Lasteyrie en anglaise Georges II, la comtesse de Puiseux en robe à paniers, corsage brodé de perles et d'émeraudes, et mademoiselle de Rohan-Chabot, en Colombine Watteau, satin blanc, criblé de perles, velours rose et toque pourpre, et la duchesse de Luynes en jupe de gaze pailletée d'or, et toutes les charmantes femmes de la noce Directoire, où le rôle de la mariée était tenu par la comtesse de Pracomtal, ravissante dans sa robe de moire blanche semée de roses et de jasmins. Quel mouvement! Quel entrain! Que d'ingénieuses surprises! C'est un cirque forain qui fait son entrée, bientôt suivi d'une troupe de mimes de la comédie italienne. Et, après tout cela, pour clore la fête, un cotillon éblouissant où tourbillonnent les danseuses et les bijoux inestimables.

Et que d'autres superbes fêtes : les soirées de madame de Janzé et de la comtesse de Chevrillers, les matinées de la princesse Gortchacow, les garden party de lady Lyton, les réceptions exquises de madame J. Ricard, où se rencontre le Tout-Paris de l'élégance, de la littérature et des arts. Signalons aussi les réceptions de madame Madeleine Lemaire et l'inauguration du ravissant hôtel de notre aimable et spirituel confrère Gaston Berardi.

Très jolies aussi, malgré leur caractère officiel, les réceptions de l'Élysée, où M. Carnot dépense trente ou quarante mille francs par bal et où l'on sert à ses invités du vin de champagne à dix francs la bouteille, du vin de Bordeaux à six francs et des chaussons truffés à 50 francs le kilogramme. Nous voilà loin du petit bleu et de l'humble veau des banquets démocratiques d'autrefois. Spartacus revêt l'habit noir et soupe chez Lucullus. C'est moins héroïque, mais c'est plus gai.

A part la princesse de Sagan et quelques élégantes qui avaient fait avec elle le serment de défier le ciel brumeux, on a vu peu de jolies toilettes au Grand-Prix. Disons cependant que madame Carnot avait risqué une ravissante toilette mauve. M. Edmond Blanc n'a pas été trop surpris du succès de *Clamart*, qui lui a valu un gain de 161,600 francs, sans compter les paris. Le jeune sportsman a décidément recueilli la succession du comte de Lagrange. Son écurie de courses a passé tout à fait au premier rang. Quant à T. Lane, le jockey qui portait *Clamart*, c'est un abonné du Grand-Prix. Il montait *Stuart*, il y a trois ans et, l'an dernier, *Fit-Roya*.

Le Cirque Molier continue de passionner nos mondains. Bien des gens donneraient des sommes folles pour s'asseoir sur les dures banquettes de ce hangar d'amateurs; mais on refuse l'argent et les réunions conservent leur caractère sélect. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller rue Benouville.

C'est Molier, le centaure moderne, qui ouvre toujours la représentation. Cette fois, il présentait un pur sang de trois ans dressé en liberté. Nous avons eu ensuite le jeune Paillard, un écuyer de huit ans, d'une hardiesse de chulo, sur son cheval sauteur; puis un briseur de chaînes, M. San Marin, qui eût délivré Prométhée. La jeune Blanche Allarty — seize ans, ô Roméo! — a fait du trapèze à cheval, M. Vavasseur passe par-dessus la tête des dames avec un joli saut périlleux. Tous les numéros sont inédits : luttas athlétiques, mâts de cocagne pour dames, danses espagnoles par la ravissante Julia Récio, etc. Et tout cela dure jusqu'au matin. Il est vrai que le cirque ne donne que deux représentations par an, dont une pour les garçonniers et une autre pour les familles. C'est la version officielle; mais, officieusement, l'on fusionne et les curiosités sont innocemment satisfaites. C'est d'ailleurs ce qui se passe un peu partout, et l'on aurait

tort d'être si rigoriste au Cirque Molier quand on l'est si peu chez Franconi ou aux grandes premières.

Le roi Milan continue de tailler des banques sous le nom de comte de Takovo, ce qui lui vaut d'être qualifié de *Roistaquouère* par les déveinards à qui il enlève de temps à autre quelques centaines de mille francs. C'est un joueur intrépide, qui voit presque chaque jour lever l'aurore devant le tapis vert de la rue Royale. On dit que la rente que lui font ses sujets passe tout entière au baccara ou au pocker. Qu'il prenne garde, car il pourrait avoir encore plus de désagréments avec la cagnotte qu'avec la reine Nathalie. L'exemple du prince de Galles suffit à prouver que les peuples, qui pardonnent si facilement aux souverains de s'adonner à ce terrible jeu de hasard qu'on appelle la guerre, voient d'un mauvais œil les rois se mettre à cheval sur les deux tableaux. Ils sont alors tentés de s'écrier avec le croupier : « Rien ne va plus. »

Il arrive d'ailleurs au prince de Galles cette chose bizarre qu'on le traite absolument, dans les feuilles anglaises et dans les prêches de pasteurs, comme si c'était lui qui s'était adonné aux émotions de la poussette. Encore un peu de temps, et il ne pourra plus jouer qu'en wagon, avec les bonneteurs. Sir Gordon Cumming, au contraire, voit sa mésaventure se terminer par un riche mariage. N'est-ce pas un profond sujet de méditations pour les philosophes?

Victor Hugo a publié *Dieu* et l'on a inauguré la basilique de Montmartre. Je dis que Victor Hugo a publié *Dieu*, parce que ses exécuteurs testamentaires, en nous donnant ses œuvres à un certain moment et dans un certain ordre, n'ont fait qu'obéir aux instructions du grand écrivain. *Dieu* est une œuvre escarpée et d'une lecture redoutable pour les cerveaux habitués à la littérature facile. Toutefois, c'est une joie pour les poètes que de lire ces vers si robustes, si solides et d'une si belle coulée. C'est de la grande langue française et cela repose de la poésie menue et plus obscure encore de certains symbolistes qui font des vers dénués de rime, de césure et de sens.

Hugo croyait en Dieu, mais il croyait aussi que l'imprimerie tuait la basilique. « Ceci tuera cela », a-t-il écrit dans *Notre-Dame de Paris*. Quoi qu'il en soit, *Dieu* a surgi au moment où l'on bénissait solennellement l'église du Sacré-Cœur. Je me borne à noter la coïncidence. Cette église est une grande œuvre architecturale réalisée par de petits moyens. Le Comité du monument, pour exciter le zèle des souscripteurs, leur a concédé les pierres de l'édifice. Pour cent vingt francs, on avait une pierre sans inscription; pour trois cents francs, une pierre avec initiale peinte ou gravée; pour cinq cents francs, une pierre avec écusson. Les colonnes étaient chères (de mille à cinq mille francs), et les piliers hors de prix. On en a vendu un cent mille francs. Il est vrai qu'une grande dame avait, dit-on, proposé à l'archevêque de Paris de construire l'église à ses frais et de verser, dans ce but, la modique somme de trente millions. Le cardinal Guibert aurait refusé, voulant que le monument fût l'œuvre d'un groupe important de fidèles. Refuser trente millions, c'est un beau mouvement; mais la grande dame les eût-elle donnés? J'aime à le croire; toutefois, il se trouvera peut-être des mécréants qui n'auraient pas été fâchés d'assister au versement de la somme, ne fût-ce que par curiosité.

Une grande vente, ce mois-ci : la vente Røderer. Quarante toiles, un million vingt et un mille francs d'enchères. Trois Corot ont été adjugés : le *Cavalier*, 32,000 francs; le *Passeur*, 45,000 francs; le *Souvenir d'Italie*, 29,200 francs.

Les Daubigny ont été très disputés. *Portijoie*, payé 2,500 francs par M. Røderer, a atteint 54,000 francs et a été acquis par M. Boussod. La *Saulaie* a été vendue 44,000 francs et la *Mare au clair*, 4,000 francs.

Voici quelques autres prix : le *Denier de Saint-Pierre*, de Delacroix, 21,100 francs; *Sous bois*, par Diaz, 24,500 francs; la *Mare au Chêne*, de Théodore Rousseau, 90,000 francs; la *Passerelle*, du même, 72,000 francs; le *Pâturage en Normandie*, de Troyon, 67,000 francs; l'*Abreuvoir*, du même, 45,000 francs; le *Retour à la ferme*, du même, 55,000 francs; et, du même encore, la *Mare aux canards*, 81,000 francs.

Deux pastels de Millet se sont vendus : l'*Enfant malade*, 25,000 francs; la *Balayeuse*, 27,000 francs; l'*Angelus*, un petit pastel de cinquante

centimètres sur trente-cinq de large, 100,000 francs (cent mille francs). Ce pastel avait été payé vingt-cinq louis par M. Roederer.

Les quarante toiles vendues plus d'un million n'avaient pas coûté ensemble cinquante mille francs à l'homme de goût qui avait deviné le génie des peintres auxquels il les avait achetées.

LA GRAND-VILLE.

La Dernière Cartouche

D'ALPHONSE DE NEUVILLE

La *Dernière cartouche* fut l'événement du Salon de 1873. De Neuville avait peint son tableau sous l'impression de nos malheurs récents, il l'avait exécuté sur place, au milieu des ruines de Bazeilles, renseigné par les spectateurs survivants de ce drame sanglant.

Le succès de cette toile fut immense et, aujourd'hui, elle est devenue un symbole patriotique, en même temps qu'un hommage à l'héroïsme obscur de nos soldats.

Achetée par la maison Goupil, la *Dernière cartouche* devint ensuite la propriété de M. Lefèvre, de Chamand, qui l'a gardée jusqu'à ces derniers temps. Elle vient d'être acquise par le commandant Hériot, l'un des fondateurs des Magasins du Louvre. Cette toile si éminemment française ne pouvait venir en de meilleures mains. Les grandes conceptions industrielles dont M. Hériot a été l'initiateur ont laissé intact chez lui son cœur de soldat : il l'a prouvé par les libéralités nombreuses dont il fait profiter l'armée.

La *Dernière cartouche* n'a, jusqu'à présent, été traduite qu'en gravure par Amédée et Eugène Varin, et éditée par la maison Boussod, Valadon et C^{ie}, à un prix relativement élevé. Nous avons pensé être agréables aux lecteurs du *Figaro Illustré* en mettant sous leurs yeux une réduction en typographie qui constitue une intéressante réminiscence de cette œuvre nationale.

T. G.



que farouche député, en a mis partout dans son roman villageois *Monsieur le Gendarme*, qui vient de paraître dans la « Nouvelle Collection » des éditeurs Charpentier et Fasquelle. Ce joli livre d'un rare mérite littéraire, a l'avantage de pouvoir être, comme d'ailleurs les autres volumes de cette collection, placé entre toutes les mains, même entre celles des jeunes filles. C'est une qualité peu commune par le temps qui court.

Les volumes de luxe sont rares en cette saison. Il vient d'en paraître un qui est digne d'occuper une place d'honneur dans les grandes bibliothèques : je veux parler de *la Bretagne*, texte, dessins et lithographies de A. Robida.

Sous ce titre général : *la Vieille France*, Robida a entrepris une série d'études artistiques sur notre pays. Le volume *la Bretagne* décrit l'antique et légendaire Armorique en une tournée complète dans ses cinq départements si pittoresques. Tout ce pays original est évoqué sous le crayon habile de l'artiste délicat et consciencieux, amoureux des belles choses.

Je termine en recommandant deux ouvrages d'un genre différent mais qui méritent d'attirer également l'attention des gens de goût. Chez Plon, pour continuer la série des albums humoristiques, un charmant album de Crafty, qui a pour titre *les Chevaux*. Puis, chez Hachette, un ouvrage illustré du plus haut intérêt descriptif et documentaire, *l'Escrime et le Duel*, par C. Prevost et G. Jollivet.

Mais j'allais oublier, et je ne me le serais pas pardonné, le *Scaramouche*, de Maurice Lefèvre, pantomime délicieuse, illustrée d'une façon ravissante par Job et présentée sous une étincelante couverture, signée Jules Chéret. Autre mention à ne pas omettre pour la *Grisélidis*, d'Armand Silvestre et d'Eugène Morand, qui vient

de paraître à la librairie Kolb. La critique théâtrale a fait un si grand et si légitime éloge de la pièce du Théâtre-Français, où le diable est si spirituellement représenté par notre ami Coquelin Cadet, que je puis me borner à constater qu'on éprouve autant de plaisir à la lire qu'à la voir jouer.

Et cela n'est pas fini, comme on dit à la foire de Neuilly ! car voici encore un bouquin d'Alphonse Allais, intitulé *A se tordre*, et qui contient toutes les gaietés, toutes les fantaisies les plus extravagantes. Et dans la « Collection des guides illustrés de la vie pratique », un nouveau volume auquel je demande la permission de m'intéresser un peu plus qu'aux autres et qui a pour titre : *La Maison de campagne*. Il a au moins le mérite d'être d'actualité.

R. M.

Les Livres

S'il me fallait rendre compte de tous les livres qui ont paru depuis un mois, le présent fascicule n'y suffirait pas. Non seulement le tas est énorme, mais les genres sont les plus variés.

Comme il est de toute impossibilité d'établir des classifications, plus ou moins raisonnées, et que mon seul but est de fixer le choix de nos lecteurs, je demande la permission de ne me conformer à aucun ordre logique, et je prends au hasard sur la pile.

Voici, chez Charpentier (et, à cette occasion, je constaterai en passant que la Bibliothèque Charpentier produit dans des profusions vraiment extraordinaires ; on pourrait s'en plaindre si la qualité ne valait la quantité), donc, chez Charpentier, voici *Outamaro, le peintre des maisons vertes*, c'est le titre du premier volume d'une série que prépare Edmond de Goncourt et qui embrassera les différentes manifestations de l'art japonais au XVIII^e siècle. Le livre est plein de descriptions, de légendes et d'anecdotes fort curieuses.

Même maison, *Fils d'Etoile*, le nouveau roman de Jacques Madeleine, ingénieuse étude où se trouve analysée la vie du fils d'une actrice célèbre, mêlé trop jeune au monde des coulisses et aux aventures de sa mère.

Les *Ogresses*, de Paul Arène, sont encore de la bibliothèque Charpentier, ainsi que *Prison Fin-de-Siècle*, de Gégout et Malato, et le *Choix de Poésies*, de Paul Verlaine. Le premier de ces trois ouvrages promène le lecteur, à la suite d'un poète charmant, dans le monde où l'on ne s'ennuie pas un seul instant ; le second volume conduit les amateurs de fantaisies paradoxales à travers les prisons où on se la coule douce, et comme le livre est illustré délicieusement par Steinlen, la promenade n'a rien de désagréable ; enfin, le troisième in-18, œuvre d'un poète de mérite, bien que peut-être un peu surfait, invite à une aimable excursion dans un Parnasse Nouveau-Siècle.

Dans un tout autre ordre d'idées, signalons, à la librairie Savine, deux très intéressants ouvrages de notre collaborateur Jean Rameau. *Simple*, un roman ; c'est un livre étrange dont on peut dire beaucoup de bien et presque autant de mal. On ne peut pas dire, en tout cas, que ce soit banal. Il y a des scènes ravissantes et des situations horribles. Telles pages caressent le cœur, mais telles autres donnent la chair de poule. En somme un roman qui peut provoquer des frissons d'enthousiasme et des crises de nerfs.

L'autre livre de Rameau est un volume de vers intitulé *Nature*. Il est de grande allure et de solide poésie, d'un charme exquis, et point du tout fin-de-siècle. Nos lectrices se souviendront que ce poète a été révélé par le *Figaro Illustré*, lors de son concours de 1887, dans lequel Jean Rameau a remporté le premier prix de poésie avec son admirable *Légende de la Terre*.

Aimez-vous le Midi ? Clovis Hugues, doux poète en même temps

Figaro-Revue

Le *Figaro* a clos par une revue la série de ses « five o'clock ».

La salle avait été décorée avec un art exquis ; elle était bondée de tout ce que Paris compte d'illustrations ou de notoriétés, et les comédiens les plus en vogue s'étaient disputés à qui jouerait un rôle dans la pièce.

Les organisateurs, n'ont eu vraiment que l'embarras du choix.

Le compère était joué par mademoiselle Félicia Mallet, et la comère par M. Dailly.

C'est une grande artiste que mademoiselle Félicia Mallet.

On pourrait dire d'elle qu'elle montre du génie dans des genres considérés jusqu'ici comme secondaires.

Son masque de mime, d'une mobilité merveilleuse, reflète avec intensité toutes les passions de l'âme.

Il semble qu'elle n'aurait pas besoin de parler pour se faire comprendre — et c'est une disette incomparable ! Il n'y a pas de côté par où son talent soit médiocre, et c'est peut-être ce qui la rend presque inquiétante pour les dispensateurs de renommée. Ils n'aiment pas les tempéraments qui ne donnent pas prise à la férule. Mademoiselle Félicia Mallet a obtenu, dans *Figaro-Revue*, un immense succès.

Gaston Serpette et André Messager ont conduit l'orchestre de *Figaro-Revue*... composé d'un piano. La musique était exquise, et le bruit des applaudissements a retenti d'un bout à l'autre de la pièce, soulignant chaque mot d'esprit et chaque couplet.

P. F.

La Mode

Avec le mois de juillet commence la véritable saison de villégiature. La chaleur tardive s'est enfin décidée à arriver, et malgré les orages dont nous menacent ceux qui s'occupent de prédire la température, on peut, sans trop de crainte, porter enfin les robes d'été.

On continue à employer presque exclusivement la laine, qui a le double avantage d'être souple et légère, et de n'occasionner, pour les promenades à la campagne, aucune inquiétude ; car, en cas

d'averse subite, la robe de laine ne s'abîme pas comme certaines autres étoffes, le foulard, par exemple. Le seul dommage qui puisse lui arriver, c'est d'être un peu fripée, et un coup de fer repare ce dommage en une heure.

Voici quelques-unes des jolies toilettes de ce genre que je puis recommander à mes lectrices :

Toilette de ville en lainage beige. Jupe ondulée devant et rejetée en plis derrière, avec le bas orné d'une broderie. Corsage-jaquette à longues basques, à crêneaux derrière, ouverte devant sur un gilet de piqué anglais fantaisie. Les revers du gilet, les poches et les parements de la jaquette sont ornés d'une broderie assortie à celle de la robe.

Une toilette de casino, style Louis XVI, dessinée par Vallet. Chemisette en mousseline de soie (prise dans le *Cabinet des Modes* de 1787), formant pointe très bas devant, et serrée par un large ruban aubergine. Jupe en étoffe Louis XVI, fond vert-d'eau, très pâle, raies aubergine et petits bouquets. Bas de la jupe garni de dents en mousseline de soie aubergine. Chou à chaque pointe.

Costume de campagne. Jupe en mousseline de laine vieux bleu, impression fantaisie, vaguée devant et plissée derrière, avec dos forme princesse. Corsage-jaquette en drap gris, à longues basques ouvrant sur une chemisette drapée, semblable à la jupe et retenue à la taille par une ceinture de soie brodée à cabochons. Gants de soie bleue.

Autre costume de campagne en lainage beige, à fleurettes bleues. Corsage-blouse retenu à la taille sous une ceinture coulissée en surah bleu, avec nœud flot sur le devant; manches courtes en forme de jockey bouffant, terminées par un petit volant. Jupe plate devant, plissée derrière, garnie dans le bas par un volant semblable, relevé en baldaquin par des coques de ruban bleu.

Enfin, costume pour dîner au « Royal Yacht squadron club ». Smoking-jacket en cors-crow, revers de soie. Gilet de piqué anglais blanc à châle et à transparent de moire noire. Jupe de flanelle blanche avec un galon d'or. Chemise d'homme à jabot, cravate de satin noir. Comme coiffure, la casquette blanche.

Avec les robes collantes que nous portons maintenant, c'est toute une histoire quand on a besoin de se retrourner un peu. On a, du reste, les mains embarrassées par l'éventail, l'ombrelle, etc... Aussi pour les relever on place

au-dessus de l'ourlet, un peu à gauche, derrière, un petit anneau dans lequel on passe un cordon qui vient se boutonner par une boucle à un bouton sous la ceinture. C'est une modification de ce qu'on appelait autrefois les « tirettes ». Naturellement le cordonnet doit être assez long pour qu'on puisse le lâcher lorsqu'on veut laisser la jupe reprendre toute sa longueur.

Il ne faut pas songer seulement aux grandes personnes. Les enfants eux aussi ont une grande part dans les plaisirs de la plage et de la villégiature, et la maman doit s'efforcer d'être aussi longue pour qu'on puisse le lâcher lorsqu'on veut laisser la jupe reprendre toute sa longueur.

Robe de petit enfant. En voile rose ou blanc, corsage froncé à piécement coulissé garni par un volant brodé. Manches courtes et bouffantes garnies d'un volant, jupe froncée tout autour et brodée dans le bas, séparée du corsage par une écharpe plissée formant ceinture nouée derrière.

Toilette de fillette en lainage blanc, corsage froncé, décolleté en cœur, manches courtes et bouffantes, jupe froncée tout autour, retenue par une ceinture de ruban nouée en flots sur le côté. On peut assortir la couleur de ce ruban à celle de la toilette que porte la mère. Cela forme en quelque sorte un ensemble, mais le costume se modifie à volonté.

Toilette de fillette de dix à quatorze ans. Corsage-blouse en lainage bleu uni, manches bouffantes à carreaux blancs et bleus taillés en biais, avec poignets bleus unis. Jupe plissée à carreaux avec bordure bleue unie dans le bas.

Le même costume peut se faire en bleu et beige, rose et blanc, rose et beige, etc...

Je tiens à faire remarquer que les robes longues, dont, à l'imitation des Anglais, on avait affublé, l'hiver dernier, les fillettes même toutes petites, font place aux jupes courtes, beaucoup plus gracieuses et surtout bien plus commodes pour courir et jouer sur la pelouse et sur la plage. De même pour les petits garçons, on revient aux pantalons courts qui permettent d'avoir la jambe nue et de l'exposer à la salutaire brise de la Manche ou de l'Océan.



Je reviens aux grandes personnes pour dire un mot des chapeaux.

On continue à en porter de toutes formes. Les petits chapeaux ronds à bords droits en paille marron avec garniture d'ailes émergeant de flots de rubans jaunes, roses ou bleus, ou bien encore de mousseline ou de passementerie de soie conviennent très bien pour le voyage, la mer et les villes d'eaux. La petite capote formée d'une couronne de dentelles perlées, surmontée d'une guirlande de fleurs est également très commode et très seyante.

Malgré cela, le grand chapeau a toujours sa vogue; la paille d'Italie est ce qu'il y a de plus beau et de plus riche pour l'été, et les imitations à bas prix dont sont remplis les magasins ne peuvent lui enlever ni son cachet ni sa richesse. On fait aussi de très beaux chapeaux en crin ajouré sur le bord formant dentelle, avec garniture de dentelles et plumes noires. Je ne donnerai, du reste, que fort peu de conseils pour les chapeaux, car il faut absolument, avant d'adopter telle ou telle forme, consulter sa modiste et aussi son miroir.

C'est ce que je vous conseille de faire, et je suis certaine que vous vous en trouverez bien.

CLAIRE DE CHANCENAY.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

SAISON THERMALE

Le Mont-Dore, La Bourboule, Royat, Nèris-les-Bains, Évaux-les-Bains

A l'occasion de la saison thermale de 1891, la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans a organisé un double service direct de jour et de nuit, fonctionnant du 8 juin au 21 septembre, entre Paris et la gare de Laqueuille, par Vierzon, Montluçon et Eygurande, pour desservir par la voie la plus directe et le trajet le plus rapide les stations thermales du Mont-Dore et de La Bourboule.

Ces trains comprennent des voitures de toutes classes et, habituellement, des wagons à lits-toilette, au départ de Paris et de Laqueuille.

La durée totale du trajet, y compris le parcours de terre entre la gare de Laqueuille et les stations thermales du Mont-Dore et de La Bourboule est de onze heures à l'aller et au retour.

Prix des places, y compris le service de correspondance de Laqueuille au Mont-Dore et à La Bourboule, et vice versa :

1^{re} classe, 58 fr. 15. — 2^e classe, 43 fr. 75. — 3^e classe, 31 fr. 60.

Aux trains express partant de Paris le matin, et de Chamblet-Nèris dans l'après-midi, il est affecté une voiture de 1^{re} classe pour les voyageurs de ou pour Nèris-les-Bains, qui effectuent ainsi le trajet entre Paris et la gare de Chamblet-Nèris sans transbordement, en six heures environ.

On trouve des omnibus de correspondance à tous les trains, à la gare de Chamblet-Nèris pour Nèris, et vice versa.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Nouvelles Cartes d'Abonnement, avec Parcours circulaires sur la Banlieue de Paris.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre des cartes d'abonnement (1^{re} et 2^e classe), de 3 mois, de 6 mois ou d'une année, pour les quatre itinéraires suivants :

1^o de Paris (Saint-Lazare, Montparnasse ou Champ de Mars) à Saint-Cloud, Pont-de-Saint-Cloud, Garches, Sèvres (Ville-d'Aray et rive gauche) et vice versa ;

2^o de Paris (Saint-Lazare ou Montparnasse) à Versailles (rive droite et rive gauche) et vice versa ;

3^o de Paris (Saint-Lazare) à Saint-Germain (via Le Pecq et via Marly-le-Roi) et vice versa ;

4^o de Paris (Saint-Lazare, Montparnasse ou Champ de Mars) à Versailles (rive droite et rive gauche) et à Saint-Germain (via Le Pecq et Marly-le-Roi) et vice versa.

Arrêts facultatifs à toutes les gares intermédiaires.

Faculté de régler le prix de l'abonnement de six mois ou d'un an, soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

Les cartes des 1^{re}, 2^e et 4^e itinéraires sont, moyennant un supplément de prix, rendues valables sur la Ceinture, de Paris (Saint-Lazare) à Ouest-Ceinture.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES

Trajet en 5 heures.

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 7 h. 30 du matin, 1 h. 15, 6 h. 20 du soir et minuit.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du matin.

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 15 du matin et de Bruxelles à 6 h. 20 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE

Trajet en 10 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 7 h. 30 du matin, midi 55 et 5 h. 55 du soir.

Départs d'Utrecht à 8 h. 16 du matin, 1 h. 37 et 6 h. 37 du soir.

La couverture en couleurs du FIGARO ILLUSTRÉ est projetée à la lumière oxyhydrique tous les soirs, 15, boulevard des Italiens, à l'Office des Théâtres.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



VAUDEVILLE CHINOIS PAR LE GÉNÉRAL TCHENG-KI-TONG

PERSONNAGES :

IN-TAO, fiancée de Ling-Chang-Keng ;	LING-LANG, beau-père de In-Tao ;
LIEN-HOA, servante de In-Tao ;	TCHANG-TIEN-I, père de In-Tao ;
LI-TCHE, femme de Ling-Lang ;	TAI-HO, cousin de In-Tao ;
	CHANG-KENG, fiancé de In-Tao.

(La scène représente un petit salon chinois. Les murs sont garnis de draperies et de bannières. Deux portes de chaque côté du salon. Au milieu, et un peu à gauche, une table entourée de chaises ; à droite, un guéridon garni de vases de fleurs ; au fond, une étagère chargée de bibelots et de livres.)

SCÈNE I

IN-TAO et LIEN-HOA.

IN-TAO (*en habit de deuil, assise sur une chaise et accoudée à la table, la tête appuyée sur la main, tandis que Lien-Hoa range sur l'étagère*). — Me voici donc dans la maison de Ling-Chang-Keng, dans la demeure du fiancé que je n'ai pas connu, du mari que je ne verrai jamais.

Quelle triste destinée que la mienne ! Il y a quelques mois à peine, chacun me prédisait la vie la plus heureuse. Mes parents, selon l'usage de notre pays, m'avaient fiancée à Chang-Keng. Je ne devais le voir qu'au moment de notre mariage, mais, au dire de mon père, mon futur était grand, beau, de caractère très doux, d'excellente éducation, enfin très instruit et plein d'avenir. Nos deux familles avaient une fortune largement suffisante. Tout semblait donc se réunir pour me promettre de longues années de bonheur. Et maintenant, vouée au veuvage éternel, je vais passer ma vie dans le deuil et les larmes. (*Elle pleure*).

LIEN-HOA. — Allons ! Voilà que vous pleurez encore, Mademoiselle, je veux dire Madame ! (*A part.*) C'est que je ne peux m'y faire, à l'appeler Madame. Il y a une heure, elle était encore demoiselle et la voilà madame. Oui, mariée ! et comment et à qui ? Demoiselle à perpétuité ; ni femme, ni fille ; mariée avec un mort. (*Haut.*) Je vous demande un peu si ça devrait être permis. On vous prend une belle fille fraîche comme une fleur de thé, on la fait agenouiller devant un autel et la voilà, du coup, mariée et veuve. Est-ce que ce n'est pas révoltant ! Je partage votre chagrin, mais vraiment, il y a bien de votre faute. Personne ne vous forçait à vous engager ainsi, et je ne comprends pas que vous ayez agi de la sorte.

IN-TAO. — Et pourtant, Lien-Hoa, je ne pouvais faire que ce que j'ai fait. Toute jeune, je m'étais déjà habituée à me regarder comme la femme de Chang-Keng. Nos parents nous avaient fiancés, alors que nous étions encore des enfants. Depuis, je ne pensais qu'à lui, je ne vivais que pour ce futur dont je n'avais pas même entrevu le visage, mais en qui se résumaient tous mes rêves de bonheur. Lorsqu'il partit, pour passer son dernier examen,

celui qui devait lui ouvrir toutes les carrières de l'Etat, l'on nous dit que nous serions bientôt unis. Je lus, tu sais avec quelle émotion, la lettre qui nous annonçait, avec ses succès, son prochain retour. (*Elle se lève.*)

Tout était prêt pour la cérémonie. On n'attendait plus que l'arrivée de Chang-Keng. Tout à coup, un messenger entre, l'air effaré, et nous annonce que le navire qui ramenait mon fiancé a fait naufrage dans une horrible tempête sur la côte de Formose ; que pas un passager n'a échappé à la plus affreuse des morts !

Tu as vu notre désespoir : tu sais à quel affreux chagrin je m'abandonnai d'abord. Puis, quand je réfléchis à la douleur des pauvres vieux parents de mon fiancé, je trouvai une promesse à tenir, un devoir à remplir. Je songai que leur arbre généalogique allait mourir avec leur fils unique, si personne ne le remplaçait pour célébrer le culte de ses ancêtres. Je m'imaginai l'isolement dans lequel ils passeraient leurs derniers jours, si je ne devenais leur fille pour les soigner, comme c'eût été mon devoir dans le cas où Chang-Keng aurait vécu. Alors je résolus de me sacrifier pour que, du moins, il n'y eût qu'un seul être malheureux.

LIEN-HOA (*pleurant à son tour*). — Ah ! je sais combien vous êtes bonne et dévouée, mais je ne me console pas de voir Mademoiselle, je veux dire Madame, qui pouvait être si heureuse..... (*Elle ne peut continuer.*)

IN-TAO. — Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je savais qu'il était permis de changer les fiançailles en mariage valable et que je pouvais ainsi devenir la fille des parents de Chang-Keng, et vivre auprès d'eux comme si j'avais été véritablement la femme de leur fils. De plus, je pourrai bientôt adopter un jeune garçon, qui deviendra le chef de la famille, continuera le nom qui allait s'éteindre et rendra aux ancêtres le culte qui ne doit jamais être interrompu.

LIEN-HOA. — Et, cependant, vous avez quitté votre propre père pour des étrangers.

IN-TAO. — Ne t'imagines pas que j'en aime moins mon père ; mais il a d'autres enfants pour soutenir sa vieillesse ; tandis que les parents de mon pauvre Chang-Keng n'avaient que lui seul. Tu n'ignores pas, d'ailleurs, que c'est avec l'approbation de tous les miens que j'ai accepté.

Si je pleure, parfois, ne crois pas que je regrette la décision irrévocable. Mais la tristesse de mon entrée dans cette maison où le deuil remplace la fête joyeuse des épousailles, a renouvelé toutes mes douleurs !



Maintenant, c'est fini. Tu ne verras plus couler mes larmes. Je ferai mon devoir jusqu'au bout et nul étranger ne pourra deviner que la pauvre In-Tao a épousé un mort.

LIEN-HOA. — Du reste, si la situation vous paraît intolérable, vous êtes toujours libre d'agréer les hommages d'un autre mari...

IN-TAO. — Jamais, non jamais! Je ne voudrais pour rien au monde faire ce chagrin à ceux dont je suis devenue la fille. Je resterai fidèle à celui que je considérerai toujours comme mon mari. Je souffrirai peut-être, mais je serai consolée par cette pensée que j'aurai rempli mon devoir et que personne n'aura rien à me reprocher. Veuve je vivrai, et veuve je mourrai. Mon cœur est comme notre vieux puits, d'où aucune vague ne s'élèvera! *(Elle chante.)*

Parfois, au doux printemps, quand sur sa tige frêle,
Le lotus veut s'ouvrir, par le soleil mûri;
L'orage éclate et, sous les assauts de la grêle,
Le lotus, déchiré, meurt sans avoir fleuri.
C'est ainsi que je meurs, hélas, avant de vivre,
Que mon astre s'éteint avant d'avoir paru!
Car de mes propres mains, j'ai dû fermer le livre
De l'amour, où mon cœur n'aura jamais rien lu!

LIEN-HOA. — Pourtant vous avez déjà un adorateur. Je crois que depuis qu'il vous a aperçue ce matin, à votre arrivée, certain cousin rôde autour de la maison....

IN-TAO. — Tu veux parler de Tai-Ho. Pauvre garçon *(elle rit)*, je ne puis m'empêcher de rire, malgré tout mon chagrin, lorsque je pense à la mine avec laquelle il me reçut.

LIEN-HOA *(riant)*. — Et, encore, vous n'avez pas tout vu. Moi qui pouvais mieux le regarder, j'ai eu peine à tenir mon sérieux. La bouche ouverte, les yeux écarquillés, il semblait pétrifié d'admiration. Et, avec cela, il a une expression si bizarre, un bon air naïf de bon garçon un peu bête, qui semblait vous dire *(elle imite sa voix)*: « Voulez-vous me permettre de vous consoler, mademoiselle la veuve. »

IN-TAO. — Ne te moques pas trop de lui, Lien-Hoa. Il est ridicule de manières et d'accoutrement, mais c'est un excellent homme et un bon ami, qualités qui me font oublier ses petits travers d'éducation. Quand il aura compris que ses soupirs et ses regards adoratifs sont en pure perte, il deviendra raisonnable et nous n'aurons qu'à nous louer de lui. Du reste, c'est un intime de mon beau-père et, à ce titre, nous le verrons souvent.

LIEN-HOA. — Il doit venir déjeuner ici ce matin. En attendant que vous retrouviez votre soupirant, je crois que vous feriez bien d'aller rejoindre madame Li-Tche, votre belle-mère, qui m'a exprimé le désir de vous voir.

IN-TAO. — Tu as raison, je vais me mettre tout de suite au courant des choses de la maison; et, pour commencer, c'est moi qui me charge de la cuisine aujourd'hui, puisque la coutume veut que la bru offre aux parents le déjeuner du mariage, préparé de ses propres mains. *(Elle sort.)*

SCÈNE II

LIEN-HOA, seule.

LIEN-HOA. — Ma pauvre maîtresse! J'admire son courage, mais je la plains de tout cœur. Quelle existence! Quel avenir! Condamnée à vivre en tête-à-tête avec des vieillards qui ne lui feront pas toujours la vie gaie. Passer sa jeunesse dans la solitude, rivée au souvenir d'un mort! Encore, s'il avait été vraiment son mari, ne fût-ce qu'un jour! Eh bien, oui! j'admettrais cet amour d'outre-tombe! Mais se sacrifier à un inconnu! traîner après soi un spectre, et un spectre sur lequel on ne peut même pas mettre un visage. Voyez-vous que le Grand-Juge des Enfers, prenant pitié de ma maîtresse, s'avise de lui renvoyer son mari! Elle ne le reconnaîtrait même pas, puisqu'elle ne l'a jamais vu!

C'est beau ce qu'elle a fait là! C'est grand, c'est généreux, c'est héroïque! Mais, par Confucius, comme dit le cousin Tai-Ho, c'est absurde, absurde, absurde!

Le plus joli de l'affaire, c'est que me voilà condamnée au célibat éternel, puisque je ne veux pas quitter ma maîtresse. Pauvre fille, avec laquelle j'ai été élevée, qui m'a traitée comme une sœur. Jamais je ne pourrai l'abandonner, la sachant si malheureuse. *(Elle pleure et rit dans ses larmes.)* Je vais être héroïque à mon tour. Telle maîtresse! telle servante! L'une mariée à un mort; l'autre célibataire à jamais. O Bouddha, que tes créatures sont bêtes! *(On frappe.)* Entrez!

SCÈNE III

LIEN-HOA, TCHANG-TIEN-I, père de In-Tao.

TCHANG-TIEN-I *entre précipitamment et salue très cérémonieusement.* — Madame permettez-moi de vous présenter.... *(la regardant.)*

Ah! c'est toi, Lien-Hoa! Comment va ma pauvre fille?

LIEN-HOA. — Aussi bien que possible, Monsieur. Elle vient de prendre la direction de la maison des mains de sa belle-mère et prépare le repas de noces.

TCHANG-TIEN-I. — C'est navrant! C'est navrant! Et dire que tous mes raisonnements n'ont pu la détourner de sa résolution. Se précipiter soi-même dans l'abîme! Est-ce du bon sens! Enfin, ce qui est fait, est fait! Va avertir Ling-Lang et sa femme de mon arrivée et dis leur que je désire leur présenter mes respects. *(Lien-Hoa sort. Resté seul il se promène de long en large en gesticulant; puis :)* Pour un mariage héroïque, c'est un mariage héroïque; mais pour un mariage insensé, c'est un mariage insensé!

Et dire que j'ai eu beau la prier, la supplier, l'adjurer; rien n'a pu ébranler ma fille! Quel caractère! C'est tout mon portrait. Une volonté! Une énergie! Ah! je reconnais mon sang. Elle me ressemble tant! Au moral autant qu'au physique! *(Il pleure.)* Pauvre In-Tao! Te voilà donc malheureuse pour toute la vie. Et moi, qui me voyais déjà grand-père! Que de fois je m'étais représenté mes petits-enfants assis sur mes genoux et jouant avec moi. Maintenant plus rien! Tous mes beaux rêves sont noyés dans la mer de Chine! Ah! *(Il s'assied à gauche du théâtre.)*

SCÈNE IV

TCHANG-TIEN-I, LING-LANG et LI-TCHE.

(Ling-Lang et Li-Tche entrant par la droite, les trois se saluent cérémonieusement et prennent place : Tchang-Tien-I à gauche des spectateurs, Ling-Lang et Li-Tche en face de lui, à quelque distance vers le milieu du théâtre. La table sur laquelle se servira le déjeuner est alors un peu à droite. Au moment de mettre le couvert, on la roulera au milieu de la pièce.)

TCHANG-TIEN-I *(levant les mains au ciel et se lamentant)*. — Oh!

LING-LANG et LI-TCHE *(lui répondant de même)*. — Oh!

TCHANG-TIEN-I. — Pauvre enfant, enlevé si jeune à ses parents!

TCHANG-TIEN-I, LING-LANG et LI-TCHE *(ensemble)*. — Oh!

TCHANG-TIEN-I. — Malheureux parents, privés de leur soutien, de l'appui de leur vieillesse.

TCHANG-TIEN-I, LING-LANG et LI-TCHE *(ensemble)*. — Oh!

LING-LANG. — Fille infortunée que son mari ne pressera jamais sur son cœur!

LING-LANG, LI-TCHE et TCHANG-TIEN-I *(ensemble)*.

— Oh!

LI-TCHE. — Veuve sans mari, femme sans enfant!

LI-TCHE, LING-LANG et TCHANG-TIEN-I *(ensemble)*.

— Oh!

TCHANG-TIEN-I. — Je ne puis croire encore à ce désastre. La nouvelle est-elle donc tout à fait certaine?

LING-LANG. — Trop certaine, hélas! mon pauvre fils est bien mort!

Tous trois *(ensemble)*. — Oh!

TCHANG-TIEN-I. — Et savez-vous comment ce malheur est arrivé?

LING-LANG. — Le messager nous a donné tous les détails. La jonque était, à la tombée de la nuit, en face de Formose, en vue de la terre ferme. Le vent avait tour à tour arraché toutes les voiles. Le navire, ballotté par les flots, fut poussé sur les écueils et s'ouvrit en deux. A ce moment, une vague énorme s'abattit sur l'épave, la brisa en mille morceaux et éparpilla au loin les débris. Pas un de ceux qui le montaient ne reparut!

Tous trois *(ensemble)*. — Oh!

TCHANG-TIEN-I. — Je vois, hélas! que le doute n'est plus possible. Jusqu'ici, je conservais encore quelque espoir de salut pour votre malheureux fils, mais votre récit me prouve bien que tout est fini!

LI-TCHE. — Et votre fille, si courageuse et si dévouée! Comment saurons-nous reconnaître jamais tant d'abnégation! A dix-huit ans, alors que la vie n'avait pour elle que des rayons de soleil, des fleurs de lotus et des clairs de lune, se vouer au désespoir! se sacrifier pour des vieillards qui ont bien assez vécu, et passer toute son existence dans la solitude et les pleurs!

Tous trois *(ensemble)*. — Oh!

SCÈNE V

LES MÊMES, TAI-HO.

TAI-HO *entre et salue cérémonieusement.*

Démarche grotesque, costume bizarre, parler affecté. — Mon oncle, ma tante, je vous salue.

LING-LANG à Tchang-Tien-I. — C'est Tai-Ho, mon neveu.

TCHANG-TIEN-I *(échangeant des salutations avec Tai-Ho)*. — Je



suis heureux de vous voir, Tai-Ho. J'ai appris que vous étiez un lettré distingué ; le philosophe, qui n'a pas de secrets pour vous, a mis sur votre front les marques de la sagesse.

LIEN-HOA *entre et commence à mettre le couvert.*

TAI-HO (*modestement satisfait*). — Par Confucius ! je ne suis que le dernier des ignorants. J'ai lu un peu. Oh ! très peu. Les quatre livres du philosophe, deux ou trois cents commentaires et quatre ou cinq mille commentaires des commentaires. C'est bien insuffisant, comme vous le voyez, monsieur Tchang-Tien-I.

TCHANG-TIEN-I. — Si Confucius vivait encore, il vous déclarerait « digne d'être considéré comme paré des ornements de l'éducation ».

TAI-HO (*modestement*). — J'ai encore beaucoup à apprendre ; beaucoup, beaucoup ! Le philosophe dit : « L'homme supérieur s'élève continuellement en intelligence et en pénétration. »

TCHANG-TIEN-I. — Mon sage ami est-il déjà marié et père de nombreux enfants ?

TAI-HO (*embarrassé*). — J'ai toujours lu des livres, encore



des livres, sans songer au reste. Le philosophe dit : « Quant à moi, je n'ai pas assez de loisir pour m'occuper de ces choses. » (*Il salue et se retire à droite, où il s'assied à l'écart, pendant que Tchang-Tien-I se rapproche de Ling-Lang et de Li-Tche, et cause à voix basse avec eux.*)

LIEN-HOA. — Pourriez-vous vous déranger un peu, monsieur Tai-Ho, je voudrais mettre le couvert.

TAI-HO (*empressé*). — Certainement, Lien-Hoa, avec le plus grand plaisir. Mais, d'abord (*il s'approche d'elle comme pour lui parler bas*), comment se porte ta maîtresse, la jolie, la charmante, l'enchanteresse, la divine In-Tao. (*Déclamant.*) Le rayon de soleil de mon désespoir, la tristesse et la joie d'un pauvre cœur d'ignorant lettré !

LIEN-HOA (*très grave*). — Le philosophe dit : « Quant à moi, je n'ai pas assez de loisir pour m'occuper de ces choses. »

TAI-HO. — C'était vrai, autrefois ; mais maintenant, depuis que j'ai vu In-Tao, en rêve, marchant avec toi sur des pivouines gigantesques, In-Tao, aux yeux de phénix, aux cheveux plus noirs que le nuage de la montagne, aux lèvres plus rouges que les fleurs du grenadier, aux dents plus brillantes que la nacre des

grandes huîtres de l'île de Hai-Nang... Je ne pense qu'à la beauté de ce jade incomparable et... je ne peux plus vivre.

LIEN-HOA (*se moquant*). — Ah ! mais c'est affreux ! Que vont devenir vos pauvres livres, vos centaines de commentaires et vos milliers de commentaires des commentaires ?

TAI-HO (*désespéré*). — J'ai tout laissé là ! Depuis ce matin, j'erre comme un revenant. Je ne lis pas, je n'écris pas. Mon pinceau dort sur mon encrier, desséché comme mon cœur !

LIEN-HOA (*riant*). — Ah ! ah ! ah ! (*L'imitant.*) Son encrier desséché comme son cœur. Voilà pourtant ce qu'on apprend à force de lire.

TAI-HO (*plaintivement*). — Vous riez, au lieu de chercher à me consoler, ce n'est pas bien, par Confucius !

LIEN-HOA (*sérieuse*). — Monsieur Tai-Ho, ma maîtresse ne vous épousera jamais, puisqu'elle est mariée à perpétuité et ne divorcera pas ! Qu'espérez-vous donc ?

TAI-HO (*étonné*). — Moi ? rien ! J'espère et je désespère. Je ne sais trop lequel des deux.

LIEN-HOA. — Je vais vous donner un bon conseil : il faut vous adresser ailleurs. A moins que vous ne préfériez vous replonger

dans vos livres, grands et petits. Vous savez bien (*déclamant*), les commentaires des commentaires, quatre à cinq mille ? C'est ça qui vous fait sauver l'amour !

TAI-HO (*se rapprochant d'elle*). — Le cocon n'est achevé que par la mort du ver à soie, et les larmes de cire ne cessent de couler que lorsque la bougie est éteinte. Moi, je veux espérer jusqu'à la mort. Mais, du moins, dites-moi seulement...

LIEN-HOA (*l'écartant du geste*). — Le philosophe dit : « Laissez les servantes mettre le couvert, sinon, le déjeuner sera en retard. »

TAI-HO lève les bras au ciel et s'assied désespéré, en faisant de grands gestes.
(*Lien-Hoa sort.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, IN-TAO

IN-TAO (*suivie de Lien-Hoa, toutes deux apportant des plats qu'elles posent sur un guéridon*). Soyez le bien venu, mon père.

TCHANG-TIEN-I. — Ma bonne fille !

(*Tout le monde est debout.*)

IN-TAO. — Tout est prêt, Lien-Hoa ?

LIEN-HOA. — Oui, madame. (*Elle pousse la table au milieu ; son père, ses beaux-parents et Tai-Ho y prennent place. In-Tao et Lien-Hoa les servent.*)

TAI-HO (*regardant In-Tao*). — C'est la déesse de la lune qui est descendue sur terre. Je lui consacrerai un poème en douze mille vers. (*Enthousiaste.*) Allons ! vole, mon esprit, vole !

LIEN-HOA (*lui offrant un plat*). — Tenez, voilà un potage aux nids d'hirondelles.

TAI-HO (*plaintif*). — Je l'adore.

LIEN-HOA. — Encore ! Vous n'êtes pas raisonnable !

TAI-HO. — Je parlais du potage aux nids d'hirondelles. C'est mon faible !

LIEN-HOA (*à part*). — Il paraît que l'amour ne lui coupe pas l'appétit ! Son cas n'est pas grave.

TCHANG-TIEN-I. — Ah ! cette soupe est délicieuse !

LI-TCHE. — C'est In-Tao qui s'est chargée de la cuisine.

TCHANG-TIEN-I (*la bouche pleine*). — Ma pauvre fille !

IN-TAO (*à Ling-Lang*). — Puis-je vous offrir de ce plat ?

LING-LANG. — Qu'est-ce que c'est ?

IN-TAO. — Des ailerons de requin, avec des pousses de bam-



bous. Voici encore du riz, puis des pattes de pieuvres, et enfin de la biche de mer au gingembre !

LI-TCHE. — Comme elle connaît déjà nos goûts ! (*Ils mangent en se servant de petites cuillers de porcelaine et des baguettes.*)

LIEN-HOA (*versant à boire*). — Monsieur Tai-Ho, un peu de vin de riz, pour rafraîchir votre cœur desséché !

TAI-HO (*désespéré de nouveau*). — Ah ! j'en ai bien besoin ! (*Il vide sa tasse et se verse à boire à plusieurs reprises.*)

(*In-Tao et Lien-Hoa s'éloignent un peu et causent sur le devant de la scène.*)

IN-TAO. — Je vois avec plaisir qu'on fait honneur à mon premier repas.

LIEN-HOA. — Votre amoureux surtout. Il soupire et jette au plafond des regards navrés. Cela ne l'empêche pas de manger comme trois et de boire comme quatre.

IN-TAO (*le regardant*). — C'est vrai, il dévore.

LIEN-HOA. — Il vous dévore aussi, vous ; des yeux seulement, s'entend. Mais je pense que ça se passera bientôt. Il aime trop les nids d'hirondelles et le vin de riz pour être bien amoureux.

IN-TAO. — Tant mieux ; car, malgré ses ridicules, je serais désolée qu'il fût malheureux à cause de moi.

LIEN-HOA. — Rassurez-vous ! Confucius, les commentaires et les bons repas l'auront vite guéri. (*On entend du bruit au dehors.*)

IN-TAO (*à Lien-Hoa*). — Va donc voir ce qu'il y a. (*Lien-Hoa sort.*) Encore un peu, mon cousin.

TAI-HO (*extatique*). — Merci, avec bonheur !

LIEN-HOA (*rentrant*). — C'est un monsieur qui demande si M. Tai-Ho ne pourrait venir lui parler un instant.

TAI-HO. — Il n'a pas donné son nom ?

LIEN-HOA. — Non ! Il dit qu'il est très pressé.

TAI-HO. — Allons ! J'y vais ! Vous me garderez un peu de biche de mer, je l'adore ; surtout au gingembre. (*Il sort.*)

LIEN-HOA (*riant, bas à In-Tao*). — Que n'adore-t-il pas ?

SCÈNE VII

LES MÊMES

TAI-HO rentre en criant. — Au secours ! au secours ! Un revenant ! un revenant ! (*Il tombe sur une chaise.*)

LING-LANG. — Quelle folie, mon neveu ! Est-ce qu'il y a des revenants ?

Voix au dehors. — Tai-Ho, viens donc, Tai-Ho !

LI-TCHE (*debout*). — Cette voix ! Est-ce possible !

LING-LANG. — On dirait... Mais non, je me trompe.

TAI-HO. — Ah ! je n'en puis plus. Je suis mort ! Je l'ai vu ! Un revenant. Je l'ai vu, vous dis-je, c'est lui...

(*Tous, debout.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHANG-KENG

CHANG-KENG (*entrant par la porte que Tai-Ho a laissé ouverte*). — Eh bien ! oui, c'est moi, bien vivant ! Rassurez-vous. (*Regardant son cousin.*) Ce Tai-Ho, avec ses peurs !

LI-TCHE. — Mon enfant !

CHANG-KENG. — Ma bonne mère !

LING-LANG. — Mon fils vivant !
 CHANG-KENG. — Mon père ! *(Ils s'embrassent.)*
 IN-TAO *(à Lien-Hoa)*. — Chang-Keng revenu ! Ah ! je suis trop heureuse.

LIEN-HOA *(battant les mains)*. — Fini le veuvage ! Quel bonheur !
 LI-TCHE. — Mais est-ce possible ! Te voilà donc, mon enfant ! C'est bien toi ! Je n'ose le croire encore.

CHANG-KENG. — C'est bien moi, mère chérie ! J'ai vu les signes de deuil qui marquent la maison, et j'ai compris que vous me croyiez mort. Je n'ai pas voulu que mon arrivée vous causât une surprise trop forte, et j'ai fait appeler mon cousin, qui m'a pris pour un revenant.

TAI-HO *(ouvrant les yeux, et comiquement)*. — Alors, c'est toi-même ? Tu n'es pas mort ? Ah ! je suis bien content ! *(Se reprenant et regardant In-Tao.)* C'est-à-dire non, je suis très triste. *(Haut.)* Mais je suis bien content tout de même ! Moi qui te prenais pour un revenant.

LIEN-HOA *(bas, à Tai-Ho)*. — Le philosophe dit : « Un sage ne doit pas être poltron ! »

LI-TCHE. — Mais, dis-nous comment il est possible...

LING-LANG. — Laisse-moi, d'abord, présenter mon fils à nos hôtes. Monsieur Tchang-Tien-I, vous connaissez déjà mon fils Ling-Chang-Keng que nous croyions mort et que la faveur du sort nous a conservé. *(Salutations.)* In-Tao, je vous présente Chang-Keng, votre fiancé. *(In-Tao baisse les yeux ; ils se saluent.)*

Et maintenant, dis-nous comment tu as échappé au naufrage ; comment, surtout, chacun a pu te croire mort. Si tu savais ce que nous avons souffert !

CHANG-KENG. — Je me le figure bien, mes bons parents. Voici ce qui s'est passé : lorsque la jonque se brisa, je fus assez heureux pour saisir un débris du mât et m'y cramponner, en invoquant la déesse des navigateurs. A plusieurs reprises, porté au sommet des vagues, je pus voir sur la rive, à la lueur des éclairs, des gens qui auraient pu me secourir. Je criai, mais comment être entendu, dans le fracas du tonnerre et de la tempête !

Les flots, peu à peu, me poussèrent vers l'Est ; c'est ce qui me sauva. Me défiant de mes forces, je cherchai à m'attacher, à l'aide de ma ceinture, au débris qui me portait. Je réussis enfin, et me sentis un peu rassuré.

Je dérivai ainsi jusqu'aux premières clartés du matin. Alors, je pus voir que la terre ferme était là, tout près, devant moi. Je rassemblai ce qui me restait d'énergie pour me diriger de ce côté. Après avoir vingt fois désespéré du salut, je touchai le sable de la côte. Je pus me détacher de mon tronçon de mât et me traîner à quelque distance. Mais alors mes forces m'abandonnèrent, je sentis que tout tournait autour de moi. Je vis comme un cercle lumineux se dessiner dans les nuages, du haut desquels la déesse me regardait d'un air bienveillant ; puis je perdis connaissance.

IN-TAO *(à Lien-Hoa)*. — Courageux autant que beau et bon. Comme je suis heureuse, Lien-Hoa !

CHANG-KENG. — Je me réveillai dans la cabane d'un pêcheur. Ce brave homme et sa femme m'avaient trouvé sur le rivage, à moitié mort. Ils me soignèrent comme un frère. Aussitôt que je me sentis assez de force, je partis, accompagné de mon hôte, qui me conduisit au village voisin. Là, je pus me procurer un cheval et me hâter vers la maison paternelle.

LI-TCHE. — Pauvre enfant ! Comme il a souffert !

TAI-HO. Et nous aussi, hélas !

LING-LANG. — Le malheur est passé, ne songeons plus qu'à



nous réjouir de l'heure présente. Mais avant tout, Chang-Keng, il faut que je te parle de In-Tao. Tu ne sais pas encore ce qu'elle a fait pour nous.



IN-TAO. — C'était bien naturel, à quoi bon en parler.

LING-LANG. — Il faut bien qu'il le sache ! Dès que cette excellente fille apprit le malheur qui nous frappait, elle nous annonça qu'elle se considérait comme ta femme et te remplacerait auprès de nous. Ce matin même elle arriva ici, et, pour se lier à jamais à nous, s'engagea éternellement à toi devant le ciel et devant l'autel de nos ancêtres.

CHANG-KENG *(s'approchant de In-Tao)*. — Je ne sais que vous dire pour vous remercier, mais si vous y consentez, je passerai ma vie à vous prouver ma reconnaissance et mon dévouement. Le voulez-vous, In-Tao ? La parole que vous aviez donnée au mort, voulez-vous la tenir au vivant ?

IN-TAO *(émue)*. — Nos parents avaient décidé notre union. Je serai heureuse, bien heureuse de leur obéir.

TCHANG-TIEN-I. — Alors, Ling-Lang et vous, Li-Tche, si vous le trouvez bon, nous célébrerons immédiatement le mariage, pour terminer dans la joie cette journée commencée par la tristesse.

LING-LANG. — C'est aussi notre plus cher désir.

TAI-HO. — Alors, vive la noce ! Par Confucius, je demande à remplir les fonctions de maître des cérémonies.

LING-LANG. — Accordé. Ta profonde connaissance des rites te désigne pour ce rôle. *(Appelant.)* Lien-Hoa ?

LIEN-HOA. — Me voici.

LING-LANG. — Fais enlever le papier blanc qui couvre en signe de deuil la porte d'entrée. Vite, des étoffes rouges partout, pour annoncer notre allégresse. Qu'on décore la porte, devant laquelle tu feras placer une paire de grosses lanternes. Que la tablette mortuaire de Chang-Keng disparaisse! Garnis la table de soie rouge; elle nous servira d'autel pour la cérémonie.

(Lien-Hoa sort et rentre avec des domestiques, qui apportent la table et arrangent la salle. Sur la table, deux candélabres; au milieu, un brûle-parfum, trois tasses et deux coupes de vin attachées l'une à l'autre par un fil rouge. Ling-Lang défait sa ceinture blanche et la tend à sa femme; Tchang-Tien-I et Tai-Ho l'imitent.)

LING-LANG. — Allons! enlevez ces habits; que le blanc, couleur de deuil, disparaisse, car le bonheur est rentré dans notre maison.

LI-TCHE (à sa bru). — Venez ma fille vous parer pour la noce.

(Li-Tche, In-Tao, Chang-Keng sortent, et rentrent bientôt, vêtus d'habits de fête.)

TCHANG-TIEN-I. — Je me demande encore si c'est bien vrai, et si je dois croire à cet heureux retour.

LING-LANG (débordant). — Moi je ne me le demande plus. Je sais que ça est, et je ne pense plus qu'à me réjouir.

TCHANG-TIEN-I. — Dire que ma fille ne sera plus veuve!

LING-LANG. — Plus d'adoption! Je veux avoir vingt-quatre petits-enfants.

TCHANG-TIEN-I. — Il me semble déjà les voir, les jolis petits mignons, me sourire et jouer avec ma natte!

SCÈNE IX LES MÊMES

TAI-HO (annonçant). — Les fiancés vont entrer dans la salle du mariage. (Il allume les cierges des candélabres et les bâtons d'encens. Li-Tche, en riche costume, entre, laissant la porte ouverte, et se place auprès de son mari. Puis, Chang-Keng s'avance seul derrière la table et reste debout, un peu à gauche. In-Tao, couverte d'un voile rouge, entre, soutenue par Lien-Hoa, et se place à la droite de son fiancé, un peu à droite derrière la table, mais de manière à ne pas être cachée par celle-ci.)

LING-LANG à sa femme. — Te rappelles-tu, ma bonne Li-Tche? Voilà comme nous étions, nous aussi, il y a trente ans!

LI-TCHE. — Tais-toi donc.

TAI-HO (criant). — Premier salut!

Prosternez-vous devant le ciel, devant la terre! (Les fiancés se prosternent devant la table.)

Levez-vous! (Ils se lèvent.)

Changez de côté. (La jeune fille passe à gauche, le jeune homme à droite.)



Deuxième salut.

Prosternez-vous devant le ciel, devant la terre. (Ils se prosternent de nouveau, puis s'agenouillent.)

TAI-HO (leur apportant les deux coupes reliées par un fil rouge). — Buvez, en signe d'union, à ces coupes qu'un lien rouge unit. Levez-vous. (Chang-Keng et In-Tao se lèvent, des domestiques enlèvent la table et la rangent de côté; en même temps, ils mettent deux chaises au fond du théâtre.)

TAI-HO (à In-Tao). — Venez ici. (Elle approche.) (A Chang-Keng.) Approchez. (Chang-Keng se place en face de In-Tao.) Epoux, levez le voile de l'épouse. (Chang-Keng enlève le voile de In-Tao.) (Aux parents de Chang-Keng.) Et vous, parents fortunés, prenez place! (Ling-Lang et Li-Tche s'assoient sur les deux chaises. Les nouveaux mariés se placent devant eux.) Saluez, époux; prosternez-vous devant votre père et votre mère. (Ils saluent et se prosternent. Avant qu'ils se relèvent, Li-Tche fixe un bijou dans les cheveux de In-Tao.) (Au père de la mariée.) Vous aussi, heureux père d'une heureuse fille, prenez place. (Tchang-Tien-I s'assied.) (Aux mariés.) Saluez, époux; prosternez-vous devant votre

père! (Ils saluent et se prosternent.) A mon tour je vous salue, ô mes cousins! (Ils se saluent en baissant les mains jointes, et en s'inclinant.) (Saluant ses oncle et tante et le père de In-Tao.) Je vous salue! Je vous salue! Et maintenant, Chang-Keng et In-Tao, vous voilà mariés, et je vous souhaite que le son de vos instruments s'harmonise toujours en parfait accord!

LIEN-HOA. — Par Confucius! voilà un admirable maître de cérémonie.

LING-LANG. — Mes enfants, reposez-vous! Demain, tous nos parents, tous nos amis s'uniront à nous pour fêter le retour de mon fils et votre heureux mariage! (Ils sortent.)

TAI-HO salue le public. — J'espère que vous êtes contents de moi, car maintenant j'ai été, moi aussi, par Confucius, héroïque et absurde.

GÉNÉRAL TCHENG-KI-TONG.

(Illustrations de Félix Régamey).



BRYAN HOOK



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

PERSÉE ET ANDROMÈDE



Duetto en un Acte Par Quatrelles

Scénario

DÉDIÉ A MESSIEURS

Gounod, Massenet, Delibes, Dubois, Joncières...
et autres compositeurs émérites,
selon que le cœur en dira à l'un ou à l'autre.

ENVOI

« Messieurs et illustres amis,
« Je vous dédie le scénario ci-joint.
« J'y vois un joli prétexte à musique, à costumes, décors, et,
au besoin, en dehors du théâtre, une forme nouvelle de *suite*
d'orchestre à la fois symphonique, chantée et dialoguée.
« Je sais, par expérience, que les seuls vers qui plaisent aux
compositeurs dramatiques sont ceux qui n'existent pas encore ;
aussi ne trouverez-vous guère ici que de la prose. Je crois préféra-
ble d'indiquer simplement, jusqu'à nouvel ordre, la place que les
morceaux occuperont. Ce point, comme tous les autres, sera, s'il
y a lieu, l'objet d'une entente préliminaire entre le compositeur et

« Votre bien dévoué

« QUATRELLES ».

Sur ce, je frappe les trois coups et commence.

Personnages :

ALEGRIA, 16 ans ; — DON SILVANO, 20 ans ;
CHŒUR DE BOHÉMIENS.

ALEGRIA est une gitana jeune, belle, endiablée, vêtue d'étoffes
voyantes, couvertes de paillons et de clinquant, un morceau friand
pour qui voudrait : ou l'aimer, ou la peindre, ou la faire chanter.

DON SILVANO est un gentil seigneur auquel, celui qui mettra
la pièce en scène, pourra concéder, sans restrictions, tous les
charmes et toutes les élégances.

La scène se passe dans le midi de l'Espagne, au temps des
pourpoints et des rapières, dans un jardin fleuri, plein de pal-
miers, d'aloès et de lianes, appartenant à Don Silvano.

A droite... ou à gauche, si le musicien le préfère, — je suis de
très bonne composition, — une maison rustique. Au fond, une
haie de clôture. Pour entrée, un large portique de bois façonné,
avec grillage de joncs enlacés.

SCÈNE I

(Alegria, en scène, chante une sérénade sous la fenêtre de Don Silvano.
Derrière la haie basse, et à l'entrée du jardin, les gitanos l'accom-
pagnent.)

ALEGRIA, CHŒUR DE GITANOS

ALEGRIA

Le Soleil vient de s'éveiller,
Tout joyeux, il se lève.
Abandonne sur l'oreiller
Le reste de ton rêve.
Sur le ciel bleu, les hirondelles
Tracent, du fin bout de leurs ailes,
Les paroles de leurs chansons.
La cétoine d'or, dans les roses,
Rêvasse à de si douces choses,
Que la fleur en a des frissons.
Seul ici bas,
Tu n'aimes pas.

2^e Couplet :

A quoi songes-tu donc, fou que tu es ? Les loups et les louves
s'accouplent. Les monstres eux-mêmes se livrent à d'amoureux

intermèdes. Les fauves, les mâchoires encore sanglantes se rapprochent tendrement.

Seul ici bas,
Tu n'aimes pas.

(Silvano paraît sur le seuil. Alegria fait signe à ses compagnons de la laisser. Le chœur s'éloigne, en effet, en répétant le dernier couplet en sourdine.)

SCÈNE II

ALEGRIA, DON SILVANO

DON SILVANO. — Que fais-tu là, l'Égyptienne, les yeux fixés sur moi ?

ALEGRIA. — J'attends que tu me dises d'entrer, muchacho fino.

DON SILVANO. — La porte est ouverte. Profites-en. Qui t'amène, niña ?

ALEGRIA. — Tu t'en doutes bien.

DON SILVANO. — En vérité, je n'en sais rien.

ALEGRIA. — Fais donc le modeste !

DON SILVANO. — Je te le dis sans arrière-pensée.

ALEGRIA. — Lorsqu'une fille de mon âge donne la sérénade à un joli garçon, dans tous les pays que le soleil caresse, cela peut passer pour significatif. Vas-tu, pour te divertir, me laisser le rôle d'amoureux et te réserver celui de coquette ?

DON SILVANO. — Quelle idée !

ALEGRIA. — A la bonne heure ! La façon galante et hardie dont tu m'as défendue l'autre soir, sans me connaître, m'a été droit au cœur. Je te le dis comme cela est.

DON SILVANO. — C'est donner plus d'importance qu'il ne convient à quelques méchants coups d'épée.

ALEGRIA. — Non pas ! Parmi les bandits qui me traquaient se trouvait *El Descabezado*, un gueux trois fois condamné à mort et qui trois fois s'est évadé. Mettre en fuite une pareille canaille est un triomphe dont tu peux être fier.

DON SILVANO. — Bah ! si je suis fier de quelque chose, *Palo-*



milla negra, c'est bien plutôt de te voir ainsi chez moi, l'amour au cœur, l'aveu aux lèvres.

ALEGRIA. — C'est une phrase cela, une phrase et rien de plus. Je sais à quoi m'en tenir.

DON SILVANO. — En vérité !

ALEGRIA. — Depuis huit jours que je passe et repasse devant ta porte, crois-tu que je n'aie rien appris ?

DON SILVANO. — Et quoi donc, par exemple ?

ALEGRIA. — Ne fût-ce que les équipées de certaine Carmen Guadalupe qui, trois fois, t'a rendu visite. Elle te portera malheur, cette maudite ; je t'en avertis.

DON SILVANO. — Je ne comprends rien à ce que tu oses dire, et te préviens, à mon tour, qu'il t'arrivera quelque méchante aventure, si tu continues à me surveiller.

ALEGRIA. — Rassure-toi. Dans une heure, je serai loin. Jamais plus tu ne me reverras.

DON SILVANO. — Pars. Que m'importe !

ALEGRIA. — Ah ! niño, faut-il se mettre en colère pour un avis que l'on vous offre ?

DON SILVANO. — Qui t'a dit de me le donner ?

ALEGRIA. — Le ciel, dans lequel je l'ai lu.

DON SILVANO. — Quelle folie !

ALEGRIA. — Dans ce livre sombre, ouvert chaque nuit, nous lisons plus couramment que vous ne le faites dans vos grimoires. Ce livre-là, c'est Dieu qui l'a écrit.

DON SILVANO. — Ne mêle pas Dieu à cette affaire. A ce jeu, tu te feras brûler un jour ou l'autre en place publique.

ALEGRIA. — Qu'importe ! Je suis en ce monde comme l'oiseau en cage. Je chante pour qui m'aime et bénirai qui me délivrera.

DON SILVANO. — Tu avais un but, enfin ! en venant ici ?

ALEGRIA. — Certes ! Dans une heure, notre longue caravane va se remettre en marche, au gré des chemins, jusqu'à ce que la mer l'arrête. Je n'ai pas voulu partir sans t'avoir dit que tu me plais et que je t'aime.

DON SILVANO. — Tu m'aimes?... toi ? A quel propos ?

ALEGRIA. — N'as-tu pas été vaillant à mon profit ? Je te dois beaucoup (lui envoyant un baiser) et je ne veux pas laisser de dettes dans ce pays.

DON SILVANO. — Je ne savais pas les Zingali si consciencieux.

ALEGRIA. — Tu te moques !... Ah ! que tu aurais mieux à faire ! Quand l'amour passe, bien fou est celui qui ne lui retire pas son chapeau.

DON SILVANO. — Je ne puis cependant pas saluer à tort et à travers, niña ; il faut être juste. Ne m'as-tu pas dit que j'étais amoureux ?

(Il me paraît y avoir place ici pour un duo avec couplets de Don Silvano.)

ALEGRIA. — Dieu te préserve d'aimer celle qui trois fois t'a visité. La mort a les lèvres moins froides que les siennes. La nature en la pétrissant dans un instant de colère, s'est plu à mettre en elle tous ses poisons.

DON SILVANO. — Tais-toi, maudite, si tu aimes la vie.

ALEGRIA. — Brise-moi si c'est ton caprice. La vie ne vaut que ce qu'elle procure. Il me plaît d'être ton jouet, ton esclave soumise jusqu'au moment où le carillon de nos mules, tintant devant ta porte, m'appellera sur le chemin. Comment ne pas rêver de qui vous a sauvée... lorsque le libérateur a si belle mine ? Et... ce n'est pas impunément que l'on rêve à seize ans.

(Air ou couplets d'Alegria.)

Aime celle qui te tuera si tu ne peux pas t'en défendre. Réserve lui les ardeurs fébriles, les transports insensés ; qu'elle se débâte, enveloppée par ta flamme, comme un scorpion dans un cercle de feu. Mais... le brasier est-il moins ardent pour quelques étincelles qui voltigent et meurent aussitôt nées ? Laisse pétiller ton cœur au gré de la jeunesse. Je n'attends de toi ni protestations, ni serments frauduleux...

DON SILVANO. — Mon cœur n'est pas friand de maraude ;

poursuis ton chemin. L'ai-je bien ou mal donné? L'avenir en décidera. Je n'en puis plus disposer; fût-ce pour une heure.

ALEGRIA. — C'est dommage, vrai! pour tous deux, que tu aies ces idées-là.

DON SILVANO. — Et puis, tu te plais à grossir le montant de tes dettes. Un baiser les acquittera, et au delà.

ALEGRIA. — Donne-moi ta main.

DON SILVANO. — La voici.

ALEGRIA. — Tu trembles.

DON SILVANO. — Dame! à mon âge on ne remonte pas les courants amoureux sans quelque peine.

ALEGRIA. — Je veux voir ce que te réserve celle à laquelle tu te donnes si complètement.

DON SILVANO. — A ton aise. Eh bien?... C'est toi qui trembles, maintenant.

ALEGRIA. — Oui.

DON SILVANO. — Ta main est glacée.

(Il me paraît y avoir place dans ce qui suit pour un duo.)

ALEGRIA. — Ah! tu as eu tort de refuser les quelques instants de joie que la vie t'offrait encore.

DON SILVANO. — A quoi suis-je donc condamné que te voilà si émue? Tu te tais... Parle. Je ne crois pas à ta science.

ALEGRIA. — Je te jure que tu as tort de rire. Tiens-toi sur tes gardes; sinon, avant un mois tu mourras.

DON SILVANO. — En vérité! Tu peux te rassurer, ma toute belle. Si ma main gauche t'a dit cela, ma main droite, armée de cette épée, la fera mentir, j'en réponds.

ALEGRIA. — On ne meurt pas toujours une arme au poing.

DON SILVANO. — En voilà assez. Sur tes lèvres empourprées, les baisers réclament toute la place; les arrêts de mort y font piteuse mine. Viens un instant dans mes bras, et, si tu sens battre mon cœur, dis-toi bien que ce sont mes vingt ans qui le font danser. Eh bien, tu ne ris plus, mignonne?

ALEGRIA. — Antonio mio!

DON SILVANO. — Niña?

ALEGRIA. — Au nom de cet amour stérile qu'il me faut étouffer, accorde-moi une grâce; veux-tu?

DON SILVANO. — Parle.

ALEGRIA. — Laisse-moi te passer au cou cette amulette. Ne ris pas!... Elle renferme, m'a dit ma mère, des cheveux du Prophète.

DON SILVANO. — Mais, c'est me vouer au diable que porter cela. Donne-moi plutôt cette fleur à demi cachée dans tes cheveux.

ALEGRIA. — Vrai!... Tu la veux? Je l'avais apportée pour toi et je n'osais plus te l'offrir.

DON SILVANO. — Pourquoi?

ALEGRIA. — Ah! Dame! les fleurs, cela n'a de prix que pour les amoureux. Et puis, vois, celle-ci est couverte de sang.

DON SILVANO. — En effet!

ALEGRIA. — Sur la crête moussue des vieux murs arabes,... près de l'hôpital de *La Sangrè*, tu sais? hier soir, je l'ai vue. Son parfum me l'a révélée. Elle s'inclinait, frissonnante, sous la brise de nuit, comme si elle eût tenté de venir à moi. Je l'ai trouvée si belle, que j'ai tout aussitôt décidé de te la porter. Oui, mais elle me regardait de trop haut pour que j'y pusse prétendre. Ce matin, alors, j'ai lancé à l'escalade deux de mes amoureux: deux vaillants qui m'aiment autant qu'ils se haïssent; deux garçons lestes et résolus qui voleraient à Dieu ses étoiles s'ils croyaient que j'en eusse envie. La fleur semblait les attendre. Celui qui l'a cueillie a reçu, en mettant pied à terre, un coup de *navaja* dans le flanc. Il vient d'en mourir, consolé par un baiser de moi. Le second, qui me l'a rapportée, toute ensanglantée, attend une récompense... Il ne l'aura jamais.

DON SILVANO. — Quelle femme es-tu donc?

ALEGRIA. — Une femme qui aime.

DON SILVANO. — Quoi! un homme meurt pour satisfaire un de tes caprices et tu n'en es pas plus émue?

ALEGRIA. — Si tu m'avais refusé cette fleur, j'aurais eu des remords,... peut-être; mais elle t'a fait envie... Je ne regrette rien. — Ecoute.

(Finale.)

DON SILVANO. — Ce sont tes compagnons qui approchent.

ALEGRIA. — Les clochettes des troupeaux se mêlent aux grelots des mules.

DON SILVANO. — De seconde en seconde les chants deviennent plus distincts.

ALEGRIA. — Ah! que c'est peu, une heure, pour dire que l'on aime! Si j'en avais eu deux, qui sait! tu m'aurais adorée, peut-être. Je voudrais mourir, à l'instant, sous tes baisers.

DON SILVANO. — Prends ceci en mémoire de moi.

ALEGRIA. — De l'argent! oh! Niño! l'offre est peu galante. Une fille qui se respecte n'en reçoit que de ceux qu'elle n'aime pas.

CRIS DANS LE LOINTAIN. — Arry! la mulata!

ALEGRIA (près de la porte). — Arry! Gonzalvo!

VOIX DANS LE LOINTAIN. — Bamos!

ALEGRIA. — Bamos! (Revenant en scène.) Encore un baiser, chère âme!

DON SILVANO. — De grand cœur.

ALEGRIA. — Je t'ai aimé une semaine; je te l'ai dit une heure; te le rappelleras-tu demain?

DON SILVANO. — Toute ma vie.

ALEGRIA. — Ah! comme je t'aurais aimé!

(La caravane défile dans le fond. Bruits de mandoles, de grelots et de clochettes. Alegria rejoint à regret ses compagnons qui l'entraînent. Don Silvano, attendri, la suit des yeux.)

FIN.

QUATRELLES.

(Illustrations de F. de Myrbach.)





LES DRAPEAUX DE LA FRANCE

La première enseigne militaire que l'on rencontre dans l'histoire de France est la *cape de saint Martin* [1]. Elle fut inaugurée par Clovis dans la guerre contre les Wisigoths; ces derniers étant hérétiques, le chef des Francs, en fin politique qu'il était, voulut faire appel au sentiment religieux, et, en conséquence, il fit jeter le manteau bleu du saint sur une croix et le fit porter en tête de son armée. On sait que les Wisigoths furent défaits à Vouglé, près de Poitiers, et que leur roi Alaric fut tué de la main même de Clovis.

Ce fut encore dans les plaines de Poitiers que le maire du palais Charles, marchant sous la même bannière, écrasa les Sarrasins de telle façon qu'il fut surnommé *Martel*.

La cape de saint Martin fut enfin arborée avec le même succès dans la bataille livrée près de Tours en 838, par les Français, aux Scandinaaves idolâtres; une chapelle fut érigée sur le lieu du combat sous cette invocation : *Sanctus Martinus de bello* (saint Martin protecteur dans la guerre), et le village qui s'y bâtit prit, par corruption, le nom de *Saint-Martin-le-Beau*.

Il appartenait aux héroïques zouaves pontificaux de 1870 de faire revivre le culte du protecteur de notre pays; leur blanche bannière portait comme inscription, d'un côté : *Cœur de Jésus, sauvez la France*, et, de l'autre, *saint Martin, patron de la France, priez pour nous*.

Quand les Rois de France eurent adopté la fleur de lis pour emblème, la cape de saint Martin se transforma en bannière royale, ainsi définie par un ancien auteur :

D'azur fin sur cendral parfaite
Et à fleurs de lys d'or pour traicte.

Ce fut sous Louis VII que cette bannière fit réellement son apparition. Philippe-Auguste l'avait avec lui au siège de Ptolémaïs, et ce fut sous ses glorieux plis qu'il remporta la victoire de Bouvines.

Par suite de la réunion du Vexin au domaine royal, au XI^e siècle, les Rois de France héritèrent de la bannière de saint Denis [2], qui, en raison de sa couleur rouge, reçut le nom d'*oriflamme* :

Oriflamme est une bannière
De cendral roujoiant et simple
Sans pourtraicte d'autre affaire.

Cet étendard fut arboré fort souvent par nos Rois, notamment par Saint-Louis dans ses croisades; Louis XI en fit usage le dernier, en 1465, dans la guerre qu'il entreprit contre les Bourguignons.

Les hommes d'armes français, servant à pied, n'avaient pas, au XV^e siècle, d'uniforme spécial et portaient, pour signe de reconnaissance, une croix blanche sur la poitrine. Jeanne d'Arc, en fille du peuple, crut devoir adopter la couleur des combattants roturiers et fit choix d'une bannière blanche.

Telles sont les origines des trois couleurs, bleu, rouge et blanc, qui se trouvent être aujourd'hui celles de la nation française; au bleu, se rattachent surtout les combats soutenus en faveur de la religion, au rouge ceux que livrèrent les Rois pour l'affermissement de la monarchie, et enfin au blanc les luttes pour l'indépendance nationale. En outre, deux emblèmes principaux viennent se rattacher à ces couleurs, le lis, comme signe de l'autorité royale, et la croix blanche comme personnification du peuple en armes, c'est-à-dire des troupes d'infanterie.

Aussi voit-on pendant toute la durée de l'ancienne monarchie les régiments à pied avec des enseignes carrées à croix blanche, alors que la cavalerie a des étendards sans croix, et généralement moins hauts que larges, afin de mieux flotter au vent.

Parmi les drapeaux d'infanterie les plus marquants, nous citerons celui des bandes de Picardie [5], une des premières troupes permanentes à laquelle Louis XI donna, en 1480, une enseigne rouge à croix blanche, le drapeau que les Gardes françaises reçurent en 1563 et qui était bleu, toujours avec la même croix, et orné des fleurs de lis et de la couronne royale.

Lors de l'organisation de la garde nationale de Paris en 1789, chaque district forma un bataillon ayant son drapeau particulier. Dans tous ces drapeaux, qui figurèrent à la fête de la Fédération, les trois couleurs dominaient, et presque tous présentaient la croix habituelle. La disparition de cette dernière eut lieu sous la Révolution, comme conséquence de la fureur antireligieuse qui sévit à cette époque.

En dehors de la bannière royale, nos Rois eurent encore des drapeaux particuliers; c'est ainsi que Charles VII, à son entrée dans Paris, en 1437, marchait sous les plis d'un étendard rouge constellé de soleils [6] et présentant l'image de saint Michel, qui était récemment apparu comme protecteur des Français sur le pont d'Orléans. François I^{er} eut un guidon à ses couleurs, rouge et jaune [9], qui fut victorieusement porté à Marignan. Enfin Henri IV arriva au trône avec une cornette aux couleurs bleue, blanche et rouge [10], qui furent toujours celles de la maison de Bourbon.

Quant à l'étendard blanc qu'avait porté pour la première fois Jeanne d'Arc [3], il fut appelé à la plus haute fortune. Regardé pendant longtemps comme marque de commandement supérieur, il devint plus tard le drapeau colonel de chaque régiment d'infanterie, et par suite celui même du Roi; il présentait, dans les derniers temps de la monarchie, la croix blanche constellée de fleurs de lis; la Révolution les respecta tout d'abord, se bornant à y mettre la cravate tricolore.

Mais en dehors de ce drapeau colonel, il en existait un très grand nombre d'autres; sous Louis XIV, chaque compagnie avait un drapeau particulier que portait un sous-lieutenant appelé enseigne dans l'infanterie et cornette dans la cavalerie; sous Louis XV, l'infanterie n'eut plus par bataillon que trois drapeaux qui, dans la formation en bataille, étaient placés devant le centre

du front de la troupe; sous Louis XVI, il n'y eut plus qu'un drapeau par bataillon. Ces divers étendards étaient très variés de couleurs, mais portaient généralement la croix blanche caractéristique de l'infanterie française [8]. Par exception, les gardes françaises [4] et suisses conservèrent jusqu'au licenciement des unes, en 1789, et jusqu'au massacre des autres, en 1792, un drapeau par compagnie. Le 9 août 1792, les Suisses, appelés aux Tuileries pour la défense du Roi, enterrèrent leurs enseignes dans la cour de la caserne de Courbevoie; ils consentaient à mourir, mais ne voulaient laisser aucun trophée aux mains de la révolution.

La Révolution devait évidemment changer les drapeaux comme tout le reste; une circulaire du 20 mai 1791, sans toucher aux drapeaux, étendards ou guidons existants, se borna à y remplacer la cravate blanche par la cravate tricolore [12]; peu après, sur la proposition d'Alexandre de Beauharnais, le drapeau colonel dut être remplacé par un drapeau blanc bordé de rouge et de bleu et portant à l'angle supérieur, près de la hampe, les trois couleurs tracées verticalement; au centre devaient se lire l'inscription « discipline et obéissance à la loi, » ainsi que le numéro du régiment; enfin la loi du 22 avril 1792 prescrivit de brûler tous les drapeaux et, en 1794, on adopta pour drapeau de demi-brigade le carré divisé en trois bandes verticales, bleue, blanche et rouge, avec les mots : « République française », entourés de branches de laurier; quant aux drapeaux de bataillon, ils présentèrent les trois couleurs avec arrangements des plus variés, leur tracé ayant été laissé à la disposition des différents corps. En 1796, le drapeau de demi-brigade [11] fut affecté au bataillon du centre et présenta avec le drapeau de 1794 quelques différences; c'est ainsi que les mots : « République française » furent remplacés par un faisceau de licteur surmonté d'un bonnet phrygien, auquel les brodeurs ignorants substituèrent souvent un simple casque.

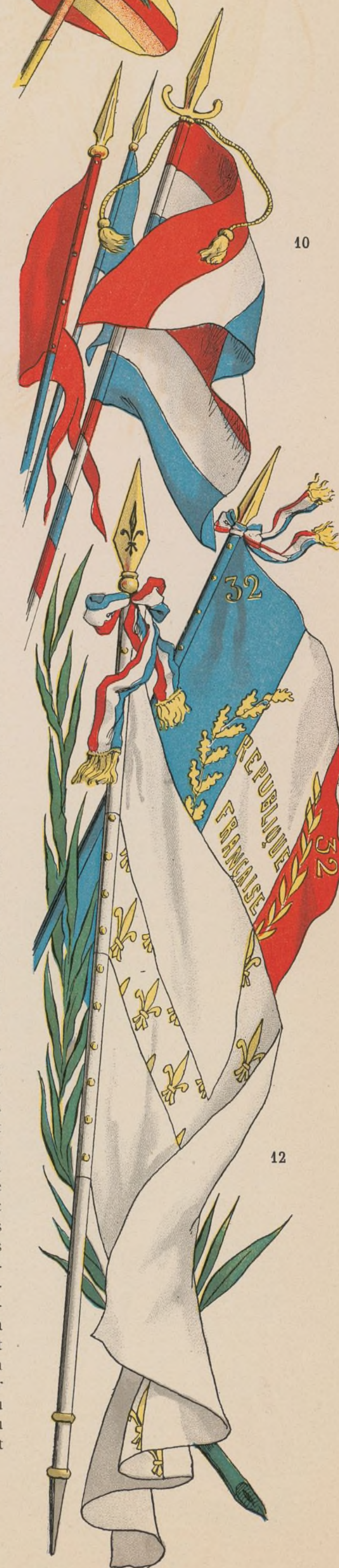
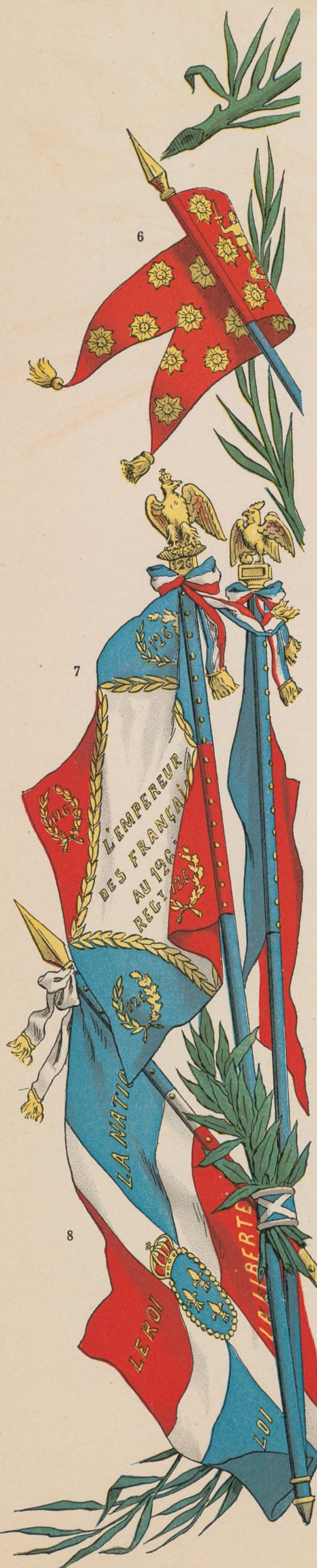
A la bataille d'Arcole, le général Bonaparte portait un drapeau de bataillon de la 5^e demi-brigade; cette enseigne était blanche, ayant vers chaque angle un losange rouge ou bleu, les deux losanges rouges étant placés diagonalement, de même que les deux bleus.

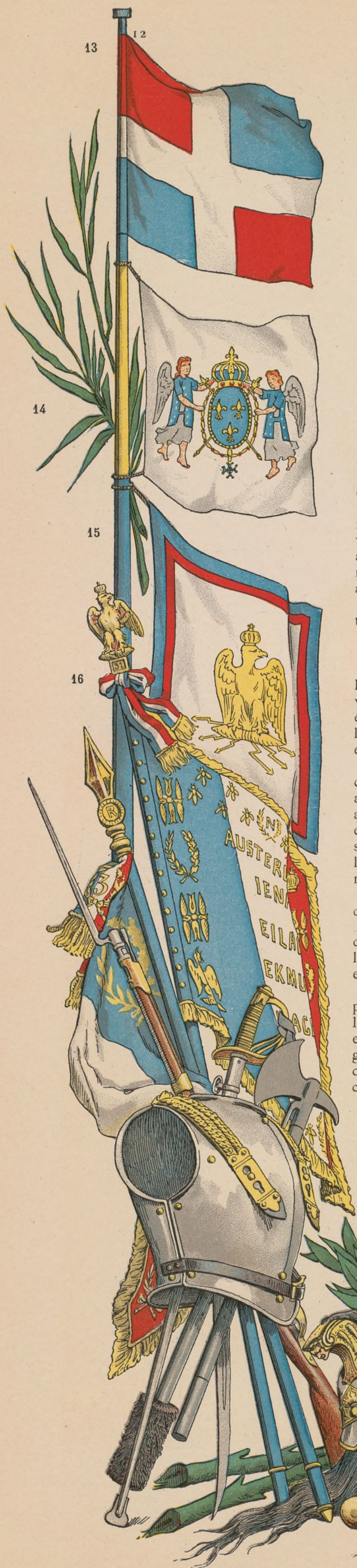
Pendant la première campagne d'Italie, le général Bonaparte eut l'idée de faire inscrire sur les drapeaux de chaque demi-brigade les noms des batailles auxquelles elle avait pris part; il y fit mettre aussi des devises dans le style ronflant des temps héroïques où les demi-brigades se qualifiaient d'invincibles, d'intépides, de victorieuses, etc.

Le Premier Consul adopta un modèle de drapeau de régiment consistant en un carré blanc ayant ses angles sur les milieux des côtés; des quatre triangles, deux étaient rouges et deux bleus; ces drapeaux furent ceux de l'infanterie de ligne pendant tout le premier Empire [7]; mais la grande innovation qui eut lieu à cette époque fut l'aigle qui surmontait la hampe et qui était la partie la plus importante de l'emblème; il appartenait en effet au moderne César de ressusciter les aigles romaines. Tous les régiments n'avaient pas d'aigle et il ne leur en était accordé que lorsqu'ils avaient donné des preuves éclatantes de valeur et d'intrepidité [16]. Napoléon ne badinait pas au sujet de la conservation des drapeaux qu'il confiait aux troupes et qu'elles devaient défendre jusqu'à la mort. Nous en trouvons un exemple dans les mémoires du général Girod de l'Ain, mémoires qui n'ont pas encore été portés à la connaissance du public.

Le 25 janvier 1807, le 9^e léger, où vivait comme sous-lieutenant le jeune Girod de l'Ain, prit part au combat de Morunghen, dans lequel Russes et Français se battirent avec une opiniâtreté singulière. Le 2^e bataillon du 9^e léger s'étant trouvé en avant, au début de l'action, fut inopinément aux prises avec des forces écrasantes; il plia et ne fut rallié que lorsque Bernadotte, arrivant au galop, l'eut fait soutenir. Je laisse la parole au général Girod :

« Dans la déroute de notre deuxième bataillon, trois porte-aigle avaient été successivement tués; un carabinier avait saisi le drapeau et l'emportait en se sauvant lorsqu'il fut atteint par un officier russe à cheval; le carabinier lança le drapeau par-dessus une clôture de jardin; mais cela n'empêcha pas qu'il ne tombât aux mains de l'ennemi; par un heureux et singulier hasard, l'aigle même s'étant, quelques jours auparavant, détachée de son piédestal, avait été mise dans un fourgon pour être raccommodée à la première occasion; de telle sorte que le bâton seulement avec le piédestal portant le numéro du régiment resta au pouvoir des Russes. Le soir du même jour, on apprit que tous les fourgons du régiment avaient été pris à l'exception d'un seul dont, pendant trois jours, on n'eut aucune nouvelle; enfin, on le vit reparaître, et il se trouva que c'était justement celui-là qui renfermait le précieux oiseau; on s'empressa de l'en retirer et on l'attacha au bout d'une perche à houblon; son apparition fit taire le bruit qui commençait à circuler parmi les autres corps de la division que le 9^e léger avait perdu son aigle. On mit dans le *Moniteur* que le régiment, combattant en tirailleurs, avait, en effet, perdu une de ses aigles, mais qu'aussitôt que les soldats en avaient eu connaissance, ils s'étaient précipités au milieu des ennemis et





avaient glorieusement reconquis l'honneur du régiment. La vérité demeura longtemps un secret; mais, deux ans après, le colonel Meunier ayant été proposé pour le grade de général de brigade, l'Empereur raya de sa propre main son nom de dessus l'état de proposition, en disant : « Ce colonel a perdu un drapeau à Morunghen ». Il l'avait appris par les gazettes russes. »

Le drapeau personnel de l'Empereur, celui qui flottait au faite de ses résidences, était le drapeau blanc avec l'aigle au centre et une bordure rouge et bleue [15]. Lorsque, en 1814, après avoir été à la tête du plus puissant des empires, il fut devenu le souverain de l'île d'Elbe, il adopta le drapeau blanc constellé d'abeilles d'or.

Quant aux Bourbons, ils rétablissent le drapeau blanc portant au centre l'écusson de France et semé de fleurs de lis; les numéros des régiments étaient inscrits aux quatre coins. Les drapeaux du premier Empire ont presque complètement disparu et on n'en voit aujourd'hui que fort peu; nous signalerons cependant celui du 1^{er} grenadier de la Garde impériale qui figure au musée d'artillerie. Une légende veut que les vieux soldats les aient brûlés et aient bu leurs cendres dans un verre de vin.

Napoléon distribua de nouveaux drapeaux au Champ de Mai en 1815; ces emblèmes étaient des plus simples et présentaient les trois couleurs suivant la disposition actuelle.

A la deuxième Restauration, on vit reparaître dans les légions, en même temps que le drapeau blanc, les drapeaux de bataillon avec les couleurs verte et blanche, rouge et blanche; mais après 1820, l'infanterie ayant été reconstituée en régiments, n'eut plus qu'un seul drapeau.

Que devinrent les drapeaux blancs en 1830? Il n'en est guère resté plus que des tricolores du premier Empire. Si la légende veut que ces derniers aient été incinérés, une autre tradition nous apprend que les drapeaux de la monarchie qui sombra aux journées de Juillet furent enterrés solennellement devant la troupe en armes et en grande tenue.

Depuis 1830, les armées françaises ont conservé le drapeau tricolore, qui est devenu le symbole définitif de la nation.

Nous terminerons cette rapide étude par quelques mots sur les divers pavillons qui ont flotté sur nos navires de guerre. Le vaisseau étant la personnification du pays, ces pavillons doivent être considérés comme représentant l'étendard national; aussi les lois diverses qui ont été promulguées au sujet des drapeaux n'ont-elles jamais concerné que le pavillon de marine.

Au x^v siècle, le pavillon des vaisseaux royaux n'est autre chose que la bannière de France bleue semée de fleurs de lis avec une boule rouge au sommet de la hampe. Au siècle suivant apparaît la croix blanche avec deux cantons or, le troisième bleu et le quatrième rouge [13]; puis l'or disparaît en 1583 et les cantons sont bleus et rouges; peu après, le pavillon se transforme encore; les quatre cantons sont bleus et l'écusson de France s'étale au milieu de la croix blanche [17].

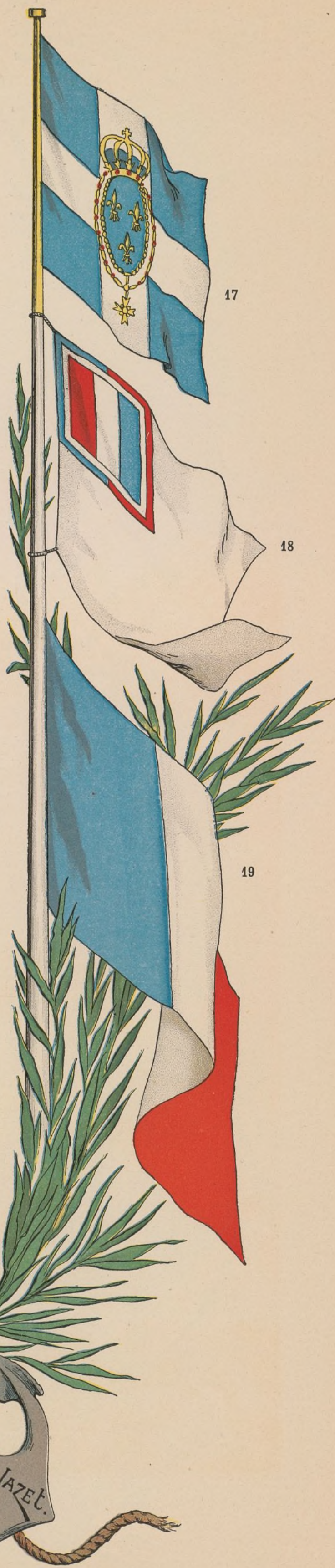
En 1661, Louis XIV adopte le pavillon blanc avec les armes de France [14].

En 1790, ces dernières sont enlevées et il leur est substitué, dans l'angle supérieur, près de la hampe, un petit carré tricolore [18]. Enfin, en 1794, le pavillon tricolore est adopté tel qu'il est encore aujourd'hui [19].

Le 26 février 1848, le Gouvernement Provisoire prescrivit, par décret, que le pavillon national aurait ses couleurs interverties; le bleu restait près de la hampe, mais le rouge était mis au milieu et le blanc à l'extérieur. Devant les vives réclamations qui surgirent de toutes parts, ce décret fut promptement rapporté. Rien de plus curieux que cette tentative des Républicains de 1848 contre le pavillon adopté par les Républicains de 1794.

LE COMMANDANT D.

(Illustrations de Paul Jazet).



PAUL GROLLERON



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

OU SONT-ILS?

Ayuntamiento de Madrid



LES ROIS CHEZ EUX

Le Tzar et la Tzarine

PAR LYDIE PASCHKOFF



OFFICIER DE LA GARDE PARTICULIÈRE DE
L'EMPEREUR

Alexandrowna, Alexandre Alexandrowitch représentait le type des anciens Romanow d'avant Pierre le Grand, figure slave au caractère déterminé.

On prétend que la perspective de régner trouva le nouveau Tzaréwitch plus troublé que satisfait, ce qui ne l'empêcha point de se préparer à remplir sa tâche en prenant pour devise cette phrase qui peut résumer son caractère : « La règle de la vie du Tzar est le devoir. »

La princesse Dagmar de Danemark qui était venue à Nice

QUAND Saint-Pétersbourg reçut la nouvelle de la mort du Tzaréwitch Nicolas Alexandrowitch, ce fut d'abord une stupeur ; puis les princes, les boyards, les marchands, le peuple se précipitèrent vers la plus grande cathédrale de la ville, celle de Saint-Isaac, pour s'assembler dans une commune prière, comme il est d'usage lors d'un malheur dans l'antique et sainte Russie.

Après la première explosion de douleur, on se regarda, se demandant : « Et le nouveau Tzaréwitch, quel est-il ? » Alors seulement on se souvint d'un jeune homme grand, mince encore, au front pensif, au regard sévère et rêveur, à la conduite d'une remarquable austérité.

Au contraire du défunt Tzaréwitch, qui ressemblait à sa mère l'Impératrice Maria

pour assister aux derniers moments du défunt Tzaréwitch, son fiancé, était revenue éplorée à Copenhague, et on attendait la fin des premières explosions de regrets pour lui dire qu'elle était destinée à être Impératrice de Russie.

Alexandre Alexandrowitch savait que la princesse Dagmar conservait pieusement le souvenir du feu Tzaréwitch Nicolas, dont elle ne quitta le portrait toujours suspendu dans un médaillon à son cou, qu'en mettant sa robe de mariée.

C'est peut-être à cette raison qu'il convient d'attribuer la froideur polie du Tzaréwitch à l'époque qui précéda son mariage, mais il est certain que ce fut à ses frères qu'incomba alors le soin d'être aimables auprès de la princesse Dagmar, et que, toujours présent aux cérémonies officielles, le Tzaréwitch se déroba aux réceptions intimes.

Cependant le Tzar Alexandre II et l'Impératrice se montraient enchantés de la fiancée impériale, et celle-ci, dès le premier cercle qu'elle tint au palais d'Hiver, en robe de cour rosée, avec son voile de fils d'or et son kakochnick de diamants, montra qu'elle était vraiment une future souveraine. On admira fort sa manière inédite de parler avec les ambassadeurs, elle leur dit un mot aimable dans la langue du pays dont chacun d'eux était le représentant respectif. Ce ne fut qu'un concert d'éloges sur les charmes personnels et ceux de l'esprit de la charmante et auguste fille des rois de Danemarck.

On présumait à la cour qu'une union imposée par les convenances et les devoirs politiques serait ce que sont les mariages contractés sous de pareils auspices, mais on se trompa en cela du tout au tout : la Tzarine Maria Federowna

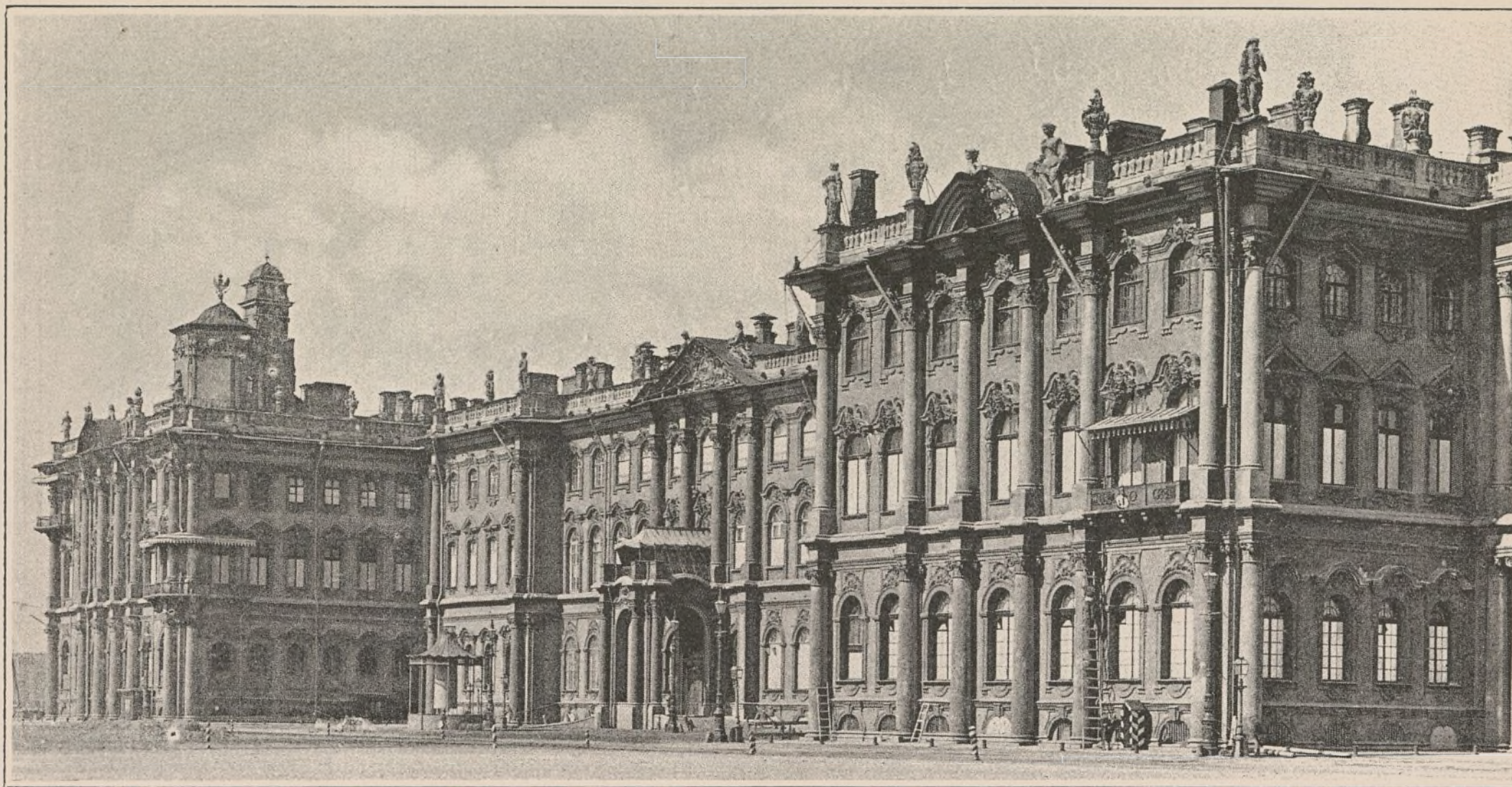


SOLDAT CIRCASSIEN DE LA GARDE

est la plus aimée et la plus heureuse des femmes, sans parler des souveraines.

L'auguste et jeune couple vécut alors sous le règne du feu Tzar en donnant l'exemple des plus hautes vertus et d'une entente conjugale qui contrastait (il faut bien le dire puisque c'est l'histoire) avec ce qui se passait à la grande cour et dans les ménages des frères du défunt Empereur. Le Tzaréwitch s'était dès lors

entouré d'un cercle de gens jeunes et de mœurs pures. Les viveurs menant la vie à grandes guides si favorisés sous les règnes précédents, étaient soigneusement éliminés du salon de Maria Fedorowna, de ce salon suprêmement élégant où, jusqu'à présent, il y a un coin séparé par des paravents réservé aux souvenirs de sa vie de jeune fille, auxquels, il va sans dire, se rattache l'image jamais oubliée et toujours vénérée du feu Tzaréwitch Nicolas



LE PALAIS D'HIVER A SAINT-PÉTERSBOURG

Alexandrowitch. Parmi ces souvenirs on doit citer la croix en lapis et or garnie de pendeloques en perles, en forme de larmes, que les dames de Russie envoyèrent en Danemarck comme un emblème de douleur et d'espoir tout à la fois.

..

On sait dans quelles circonstances épouvantables le Tzar Alexandre III monta sur le trône et en raison de quels dangers il se retira à Gatchina avec sa famille.

Le palais d'Hiver était autrefois des plus accessibles, il n'en est pas de même à Gatchina où l'on n'entre pas comme dans un moulin. Le palais d'Anitschkoff fut installé en vue des précautions



LE GÉNÉRAL WORONZOFF DASCHKOFF
MINISTRE DE LA COUR

les plus minutieuses; un hôtel de la perspective Newsky, qui avait vue sur les murs du palais, a été désintéressé et fermé, tant ces mesures furent rigoureuses et le sont toujours.

Le séjour favori du Tzar est Gatchina. Cette ville, admirablement située au centre d'une forêt d'arbres séculaires, a l'avantage de pouvoir être très bien surveillée. On ne peut y vivre qu'avec une permission spéciale, chacun y est connu, et il faut subir, pour entrer au palais, tout un système d'inspection et de contrôle auquel les plus haut placés sont tenus de se soumettre. A l'arrivée des bagages des invités ou des personnes mandées pour le service, des hommes chargés d'une sérieuse responsabilité, examinent et secouent chaque robe, chaque objet de toilette et fouillent dans les nécessaires de voyage. Cette première réception qui étonne est vite oubliée à cause de la suprême bonté du Tzar et de la Tzarine.

Gatchina est célèbre par ses gobelins merveilleux et par un salon-hall très original unique dans son genre. Il est partagé

en compartiments par des arcs et des colonnades sans que les invités soient dispersés tout en se divertissant de manières différentes. Ce salon contient un cabinet de travail pour le Tzar, où il prend connaissance des dépêches et donne des ordres, un salon de conversation, un billard, une salle à manger et un théâtre où jouent, chantent et dansent les artistes des théâtres impériaux dirigés par l'excellent et intelligent M. Wsewolodsky, un directeur correct, charmant et juste, choisi aussi dans l'esprit de la cour actuelle. Ainsi, l'école dramatique et de danse des théâtres impériaux est maintenant visitée par le Tzar, la Tzarine et toute la famille impériale; chaque année, il y a spectacle et souper pendant lequel la grande duchesse Xénie se place au milieu des élèves, tandis qu'autrefois c'était un espèce de parc aux cerfs où l'on n'allait qu'en garçon. L'art musical russe doit son existence au Tzar Alexandre III par l'élimination de l'Opéra italien et la fondation de l'Opéra russe, comme grand opéra national. M. Wsewolodsky conduit cette œuvre difficile d'une jeune musique et d'une école récente d'artistes d'une main ferme sans jamais dévier de la route tracée qui a pour but de faire jouer avec le temps un grand rôle dans l'univers à l'art musical russe. Il va sans dire que l'impulsion est donnée de haut et quand on sait que sous les règnes précédents les malheureux artistes russes étaient humiliés jusqu'à porter les costumes mis au rebut des Italiens, on ne peut qu'admirer l'ordre de chose actuel qui a rendu à l'art russe sa dignité.

La faveur de jouer à Gatchina est vivement recherchée par les artistes. Le Tzar et la Tzarine se montrent fort généreux en présents choisis avec une auguste attention parmi les célèbres pierres du cabinet impérial, dirigé toujours par un haut fonctionnaire. Le cabinet impérial est connu pour n'avoir que des pierres d'une eau et d'une couleur de premier choix; il se fournit aussi en Europe, mais les diamants, les émeraudes, les améthystes à feux rouges, les topazes, les alexandrites, les grenats et nombre d'autres gemmes proviennent des mines appartenant à l'apanage impérial dans l'Oural. Les Tzars de Russie ont aussi les plus étonnantes turquoises de Perse, des perles d'Orient et de la Dvina du nord, notre fleuve glacial. Les artistes invités à Gatchina sont comblés d'une quantité de bijoux superbes.

Le palais et ses alentours sont, la nuit, éclairés au point qu'un voyageur venant d'Europe pourrait penser que l'étoile du Nord elle-même est tombée là, sur la neige, à deux heures de Saint-Petersbourg, car il ne fait jamais nuit à Gatchina. Le service militaire est fait par les cuirassiers jaunes et le convoi particulier du Tzar, des mahométans-circassiens superbes.

Une vie retirée et le sentiment de la toute-puissance ont donné au Tzar le regard étrange de ces Pharaons demi-dieux de l'antique Egypte, devant lesquels passaient les événements sans troubler l'expression majestueusement hiératique de leurs traits. Ce n'est que par hasard et en certaines occasions que le visage du

souverain s'illumine d'un sourire aimable et sympathique; il a le calme des puissants; sa force physique est connue, et lors de la catastrophe de Borki, il sut en faire un utile usage.

La journée de l'autocrate russe commence tôt; dès sept heures il sort de la chambre conjugale et, après une rapide toilette, vêtu d'un paletot mi-ajusté en drap militaire, il reçoit d'abord ses enfants qui, le Tzaréwitch en tête, viennent lui souhaiter le bonjour. Immédiatement après, il se met au travail avec ses aides de camp et ses secrétaires, quelquefois avec les ministres venus de Saint-Petersbourg, mais il reçoit ceux-ci le plus souvent l'après-midi, vers deux ou trois heures et leur donne des ordres avec une rapidité qui n'est pas toujours exempte de brusquerie.

L'armée et la flotte sont ses plus grands soucis. Il veut aussi chaque année cent millions d'or dans les caves de la forteresse et va lui-même voir si ces trésors de l'Empire sont bien conservés et bien gardés.

Quand il est au travail, l'empereur ne se laisse influencer par personne, il veut tout savoir et se fait tout expliquer dans les moindres détails; on sent que la Russie est bien tout entière en lui, le Tzar. Dans un moment d'impatience contre les représentations d'une puissance que nous ne nommerons point, il cassa en mille pièces une table devant les assistants épouvantés de cette juste et suprême colère. « C'est ainsi que je les briserai tous ! » s'écria-t-il !

Alexandre III est toujours entouré du comte Woronzow Dachkow, ministre de la Cour, et du général Richter, commandant de la maison militaire, qui tous deux habitent Gatchina et se partagent sa confiance avec les généraux Woeikow et Tcherevine, hommes d'un cœur excellent et d'un désintéressement remarquable, du prince Obolensky, etc.

Il est à noter ici que le Tzar a en horreur les concussionnaires, les hommes de mœurs déréglées; il ne déteste pas moins ce qu'on nomme les finesses diplomatiques. Il aime par-dessus tout la droiture et met une obstination caractéristique à suivre le but qu'il s'est une fois tracé.

La matinée passe à l'expédition des affaires. Les journaux russes sont envoyés dans le cabinet du Tzar imprimés sur papier de Chine. Il jette quelquefois un coup d'œil sur le *Swet*, un journal qui résume toutes les nouvelles du jour. On présente aussi au Tzar une feuille où on imprime, exprès pour lui, ce qui peut lui être utile de savoir. Sous le Tzar Nicolas on opérait autrement; l'autocrate lisait les nouvelles marquées au crayon rouge par un jeune chambellan. Cette lecture prenait trop de temps précieux. L'Impératrice, dans ses loisirs, lit le *Figaro*.

Le Tzar déjeune à midi en famille. Ce repas commence toujours par un potage, et le menu en est emprunté aux cuisines

française et russe. Le Tzar a un excellent appétit; il est ce qu'on nomme une bonne fourchette.

La Tzarine porte à ce premier repas des robes de maison de couleurs claires, avec devant de jupe en dentelles ou en broderies.

L'Impératrice aime les élégances de la toilette parisienne et sait concilier la simplicité de mise d'une princesse austère avec le suprême luxe. La grande duchesse Xénie et la grande duchesse Olga, sa jeune sœur, portent d'habitude des robes blanches, soit de dentelles et de mousseline, soit de fine laine brodée.

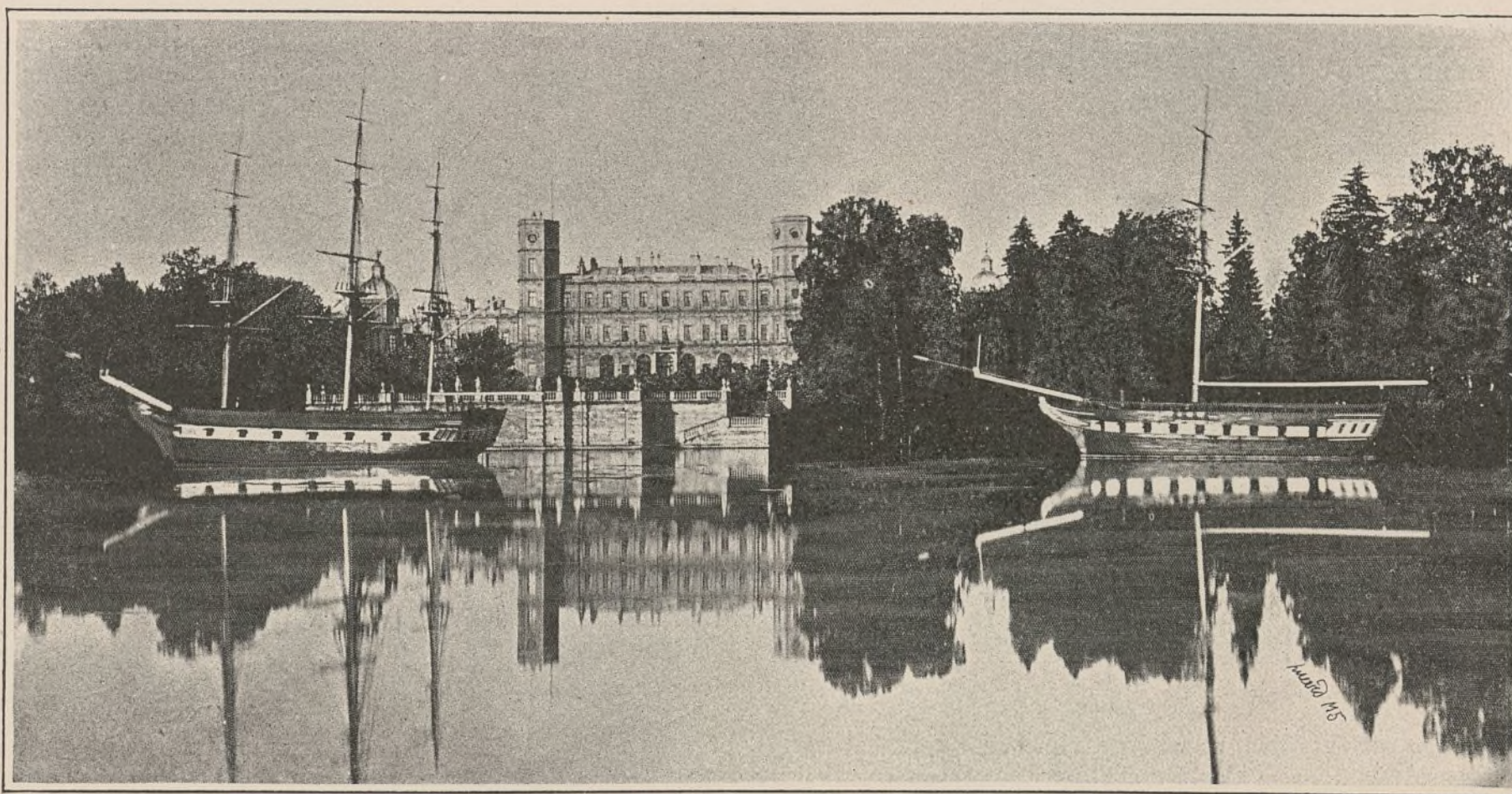
Le grand bonheur et le délassement du Tzar, après le premier repas, est de se promener seul avec ses enfants : « Habillez-vous, enfants ! » s'écrie-t-il, et il va les chercher jusque dans leurs appartements où les serviteurs les enveloppent de pelisses et, sur leurs fines chaussures, leur mettent des bottes fourrées. Bientôt la famille impériale est partie respirer l'air vivifiant, sec et glacial, marchant sur la neige craquante et durcie, au milieu des arbres poudrés de givre, sous le pâle soleil du Nord.

Le Tzar, grand et fort, a fait jeter sur ses épaules son large manteau militaire à pèlerine, la Tzarine, mince et petite de taille, porte une de ses magnifiques pelisses de renard bleu ou de zibeline, et un bonnet russe en velours garni de fourrure précieuse. Devant et autour d'eux marchent les enfants très vigoureux, surtout le grand duc Georges, « le marin, » comme on l'appelle dans la famille. Seul le Tzaréwitch paraît délicat et nerveux. Il supporte cependant fort bien le grand voyage qu'il fait actuellement sous les tropiques.

Après une heure ou deux de repos au milieu des siens, Alexandre III doit se souvenir qu'il est Tzar et reprendre les soucis du gouvernement. Il est alors environ deux heures, et il se fait dépouiller une énorme correspondance, plongeant un regard dédaigneux sur les turpitudes humaines qu'il connaît surtout, grâce à la section des affaires de famille, et à la commission



SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE, EN COSTUME BYZANTIN



LE PALAIS IMPÉRIAL DE GATCHINA

des requêtes du palais Marie qu'il a fondée pour éviter les réceptions de plaignants, admises à certains jours sous les précédents empereurs.

Suivant un usage antique, c'est seulement le dimanche, avant son entrée à l'église, que le Tzar apostille les demandes de secours.

La famille impériale se trouve de nouveau réunie au dîner, après une courte promenade en traîneau ou en équipage suivant la saison.

A la table impériale sont souvent invités : la grande mai-

trisse de la cour, comtesse Stroganow, qui a succédé à la feuée princesse Kotchoubey, les comtesses Golesnichew-Koutouzow, comtesse Stroganow et Mademoiselle Ozérow, demoiselles d'honneur, et quelques personnes de la suite.

La Tzarine aime beaucoup le monde, sauf les spectacles au palais avec les artistes des théâtres impériaux; il y a souvent des réunions où l'on danse, plaisir fort goûté de la souveraine. C'est uniquement pour complaire à la Tzarine que l'Empereur assiste à ces soirées qui conviennent peu à son caractère plutôt mélancolique; aussi il lui arrive, quand une réunion intime se prolonge

un peu tard, de tourner le bouton de l'électricité et de forcer les assistants à la retraite en les plongeant dans l'obscurité.

Un côté remarquable du caractère d'Alexandre III est sa vénération pour la religion orthodoxe qu'il considère comme la pierre fondamentale de l'Empire. Il est très pratiquant et assiste tête nue, chaque 6 janvier, jour de l'Épiphanie, à la cérémonie de l'immersion de la croix dans les eaux de la Néva. L'Empereur est chauve, et la température étant à cette époque de l'année d'environ vingt-cinq degrés de froid, les moujiks sont persuadés que c'est Dieu lui-même qui protège le crâne du Tzar de la congélation pendant la demi-heure que dure la cérémonie. Le clergé adore le Tzar qui, malgré bien des difficultés, continue à le relever de la position médiocre dans laquelle les prêtres orthodoxes se trouvent, de par des usages séculaires trop compliqués pour que nous puissions en parler ici.

La nature pensive du Tzar le porte à l'amour des arts. Il est un amateur éclairé. Son cabinet de Gatchina en particulier et ses appartements dans tous les palais qu'il habite sont remplis de tableaux et d'œuvres d'art. A Gatchina, des œuvres de Neuville sont placées à portée de ses yeux. Des tableaux de moyenne grandeur ou petits, de Henner, de Chaplin, de Troyon, de Dagnan-Bouveret, de Rousseau, Daubigny, etc., se mêlent à ceux des maîtres modernes russes : Aiwazowsky, Makowsky, Bogoliouboff, Pochionoff, Polenoff, Soutrowsky, Mestchersky et autres. Le Tzar suit le mouvement et n'ignore aucune vente célèbre. Les collections de Bazilewsky, du prince Galitzine, de Sabourow, de Gregorowitch, furent achetées par lui. Il a aussi décidé de fonder un musée impérial de l'art russe pour réunir les tableaux, statues et objets d'art disséminés dans les palais impériaux. On devra au Tzar la rénovation de l'art russe personnel, pictural, sculptural et musical.

Chaque hiver des fêtes et des bals intimes ont lieu au palais Anitschkoff où la famille impériale habite quelques mois. Chaque année aussi le Tzar et la Tzarine offrent un arbre de Noël splendide au régiment des cuirassiers de Gatchina; la Tzarine leur distribue elle-même des cadeaux choisis et utiles et toujours accompagnés d'une bonne parole. Il y a aussi des arbres de Noël pour les enfants pauvres. Le plus touchant est celui des Enfants incurables; la Tzarine tient à leur donner la joie de sa présence.

Les grands bals de trois mille personnes et les fêtes des ordres de chevaliers se donnent toujours au palais d'Hiver; il n'existe nulle part au monde de salles aussi belles, aussi impériales. La salle Saint-Georges sert pour les *sorties* de la cour au nouvel an et pour le baise-main. Le cortège, le Tzar et l'Impératrice en tête de la famille impériale, traverse cette salle éblouissante, au milieu des dames ayant entrée à la cour et des dignitaires. Le palais de l'Ermitage est contigu au palais d'Hiver; à part la galerie de tableaux, c'est une suite de salons. La galerie de Pierre le Grand où il y a un automate le représentant qui se lève sur son trône, donne accès à un jardin d'hiver; puis vient une salle mauresque, partagée par des arcades en deux parties; pendant les bals où ne sont invitées que deux cent cinquante personnes, on y danse d'un côté, et dans l'autre partie de la salle on étend des tapis superbes sur les parquets: c'est là que l'Impératrice préside le cercle. On soupe dans le jardin d'hiver, sous les

bosquets de palmiers, d'orangers, de jasmins d'Afrique et de lilas.

Les grandes réceptions d'été ont lieu au palais de Péterhof, mais c'est à Alexandria que réside la famille impériale. Ce petit palais, situé au bord du golfe, est tout à fait inaccessible; il est entouré d'un parc, et les abords en ont été de tout temps défendus, au point qu'une femme qui était venue à Saint-Petersbourg pour offrir à l'Impératrice Maria Alexandrowna un châle de den-

telle merveilleuse, véritable travail de fée, dut se poster, pour faire parvenir son présent, à la porte du parc d'Alexandria, donnant dans celui de Péterhof, et attendre le moment du passage de la calèche de l'Impératrice pour lui jeter le châle sur les genoux. On risquerait très gros à faire aujourd'hui pareille chose, si même elle était possible.

Les grandes eaux de Péterhof sont reconnues pour être beaucoup plus riches et plus abondantes que celles de Versailles même. Le Tzar Nicolas a tenu à dépasser Louis XIV sous le rapport de la splendeur d'arrangement de cette résidence. Le pavillon nommé *Monplaisir* avec sa terrasse au bord du golfe est une merveille de situation; quant aux jardins ils sont féeriques. Le Tzar Alexandre II préférerait Tsarskoï-Sélo, avec ses salons en ambre et en laque de Chine, ses souvenirs de Catherine II, son parc bien aligné et son village bizarre composé de pavillons chinois servant à loger les dignitaires de la cour. Alexandre III aime Péterhof comme son aïeul et, du reste, c'est bien le séjour d'été d'un Tzar, que ce superbe palais au bord du golfe de Finlande.



LA FAMILLE IMPÉRIALE DE RUSSIE

Le luxe de la cour dépasse tout ce qu'on peut rêver dans le genre féerique, et depuis le faste des grands Mogols, on n'en a point vu de comparable.

Ce ne sont que velours et dentelles d'or, étoffes tissées d'or et d'argent, broderies merveilleuses, uniformes chargés d'or et constellés de diamants. Grands maîtres de cérémonies, grands veneurs, chambellans, gentilshommes de la Chambre, pages, généraux, officiers de la garde en grand uniforme, passent dans un éblouissement, ainsi que les dames du palais, les dames d'honneur, les

grandes maîtresses de Cour, toutes en robes de Cour russes, les demoiselles d'honneur en robes de satin blanc avec traîne de velours rouge, toutes brodées d'or et coiffées du kakochnik duquel descend jusqu'aux pieds un grand voile blanc, l'antique fata des boyardes.

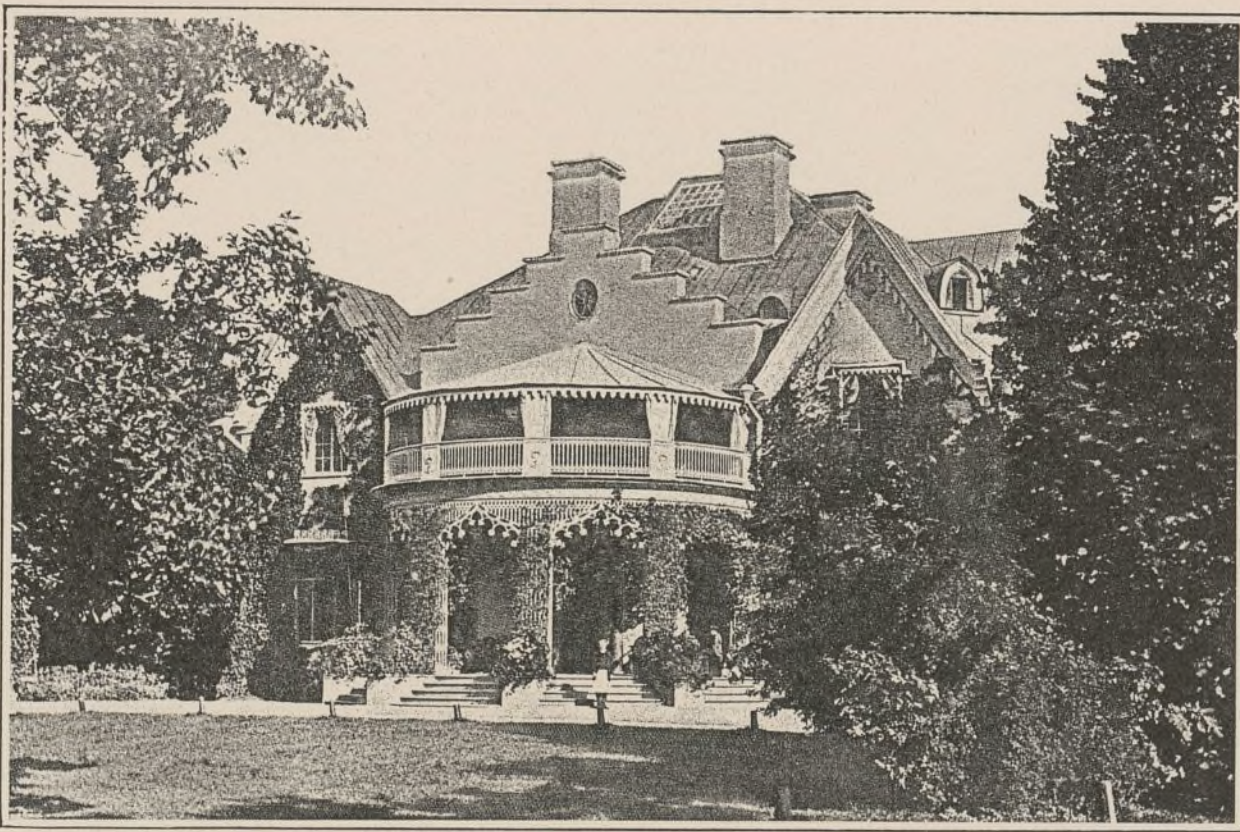
Le service est composé de valets en livrée à la française vert et or, de gardes-chasse, de nègres aux costumes orientaux étonnants. Rien ne peut se comparer aux fêtes de la Cour, éblouissant mélange de tout le luxe de l'Europe et des pompes asiatiques.

On connaît l'empres-

sement du Tzar dans les bals de la Cour. Il ne s'assied presque jamais. Pendant le souper, il fait le tour des tables, accompagné du comte Woronzow-Dachkow, trouve pour chacun un mot aimable, et seulement après ce devoir d'hospitalité accompli, revient à la table présidée par la Tzarine, dont la silhouette se détache délicate et élégante sur un fond arrangé à dessein, de pyramides de plats d'or et d'argent étincelants parmi les fleurs. La Tzarine porte des diamants dont les plus ordinaires valent chacun trois cent mille roubles.

Alors, comme en toute circonstance, on comprend que l'autocrate de cent millions d'hommes préfère à tout sa famille.

La Tzarine est le fétiche du Tzar, il ne se sépare jamais d'elle, et ce n'est pas sans raison que le célèbre archevêque d'Odessa,



PAVILLON DANS LE PARC DU PALAIS D'ALEXANDRIA

Nikanor, récemment décédé, a pu dire dans une prédication récente et mémorable, que l'auguste couple donnait à l'univers l'exemple d'une union chrétienne. « Des anges, ajoutait-il en parlant de la Tzarine et de ses enfants, des anges entourent le Tzar

de leur pureté, en protégeant, par leurs ardentes prières, sa santé et sa vie. »

Avant de terminer ce court et modeste aperçu sur ce qu'est



LE PALAIS D'ANTCHKOFF, A SAINT-PÉTERSBOURG

le Tzar vénéré des Russes, disons un mot sur ceux qui sont l'espoir de la Russie, sur les enfants de l'autocrate tout puissant.

Le Tzaréwitch maintenant en voyage dans l'océan des Indes avec son frère le grand duc Georges, est le plus charmant et le meilleur des princes qu'on puisse rêver. Il met chacun à son aise par sa bonté et son sourire bienveillant.

Le grand duc Georges est énergique, bouillant, vigoureux (il a contribué à armer avec une hâte étonnante la frégate sur laquelle s'effectue son voyage de circumnavigation); en outre, il est gai, c'est lui qui est la joie et la vie du palais impérial.

La grande duchesse Xénie commence, malgré son extrême jeunesse, à compter parmi les plus séduisantes princesses. Le grand duc Michel et la dernière née, la grande duchesse Olga,

sont de charmants enfants donnant beaucoup d'espoir par leurs excellents caractères.

Alexandre III a placé son bonheur dans sa famille, son devoir dans le développement de la civilisation de son vaste Empire, et quand on songe que dans l'antiquité on prenait pour emblème de la force les Titans, on se demande maintenant ce qu'étaient ces demi-dieux des bords de la petite Méditerranée auprès de celui qui a l'immense force morale de supporter le poids de sombres soucis et l'effrayante responsabilité devant l'Être suprême de gouverner le plus vaste empire du globe et un peuple qui est prédestiné à un grand et mystérieux avenir!

Le Titan moderne c'est notre Tzar, le « Tzar espoir » (*Nadejda Gosoudar*) Alexandre III !

LYDIE PASCHKOFF.



Un duel chez le Coiffeur

PAR MAURICE VAUCAIRE

ILLUSTRATIONS DE A. GUILLAUME



M. Tancredi est honteusement gras et sanguin. S'il veut vivre de longs jours, il devra éviter tout ce qui peut faire éclater de joie ou crever d'ennui un homme de son volume et de son tempérament.

M. Venize est maigre et tout en nerfs. Aussi, sans lui prédire l'immortalité, est-on en mesure d'affirmer qu'il connaîtra les enfants de ses neveux ; sa constitution et sa surface n'offrant pas de prise aux événements.

Après avoir été liés, ces deux êtres se haïssent jusqu'au dégoût, parce que M. Venize a épousé mademoiselle Aimée Pitoir dont M. Tancredi était tellement amoureux !

Dès qu'ils se rencontrent, ils s'évitent. M. Venize devient blanc, M. Tancredi devient rouge.



I

Hier ils se bousculèrent en poussant la porte d'un modeste coiffeur du quartier dont ils avaient besoin l'un et l'autre.

M. Venize s'élança prestement sur la chaise suppliciale.

M. Tancredi, retardataire, s'entassa dans le fauteuil d'attente.

« Ça ne sera pas long », déclara le coiffeur à M. Tancredi en lui remettant une gazette de l'avant-veille.

M. Venize conçut une vive joie de tout ceci.



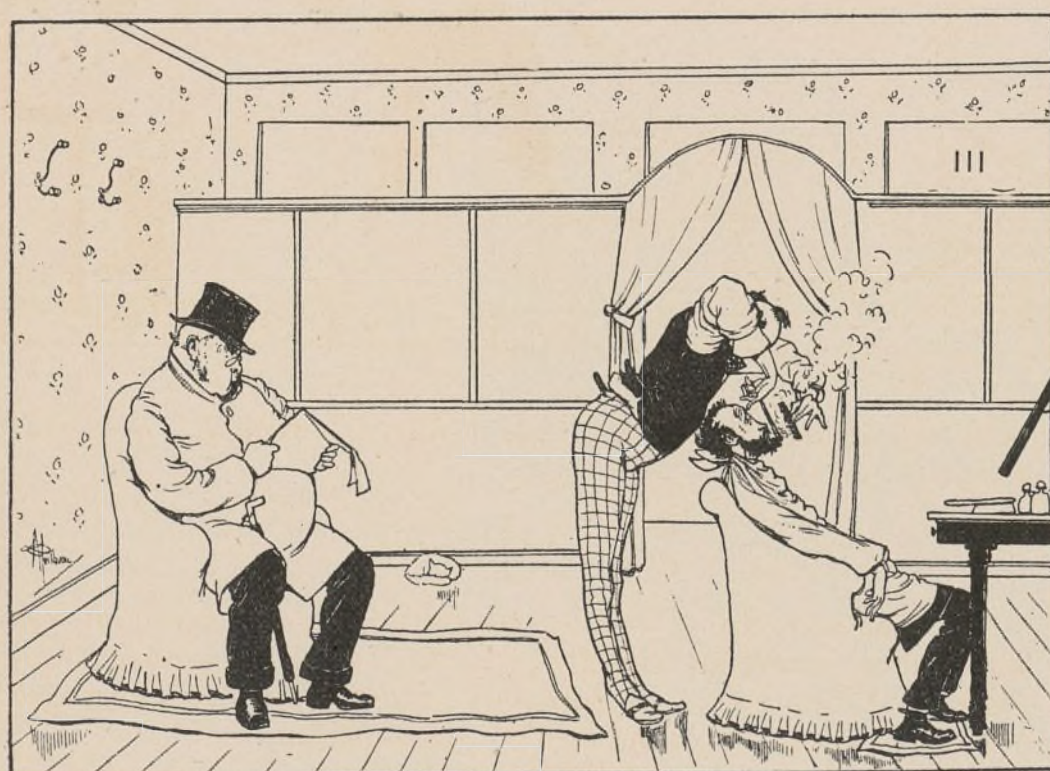
II

« Monsieur désire ? lui demanda le coiffeur.

— Taillez-moi la barbe. »

Le coiffeur posa le peignoir sur les épaules de son client et tranquillisa d'un petit signe de tête M. Tancredi, comme pour lui dire une seconde fois : « Ça ne sera pas long. »

M. Tancredi parcourut la gazette de l'avant-veille avec des yeux injectés.



III

Le coiffeur fit vite.

La barbe taillée, il s'apprêta à retirer le peignoir.

« Jamais, jamais, jamais, pensa M. Venize.

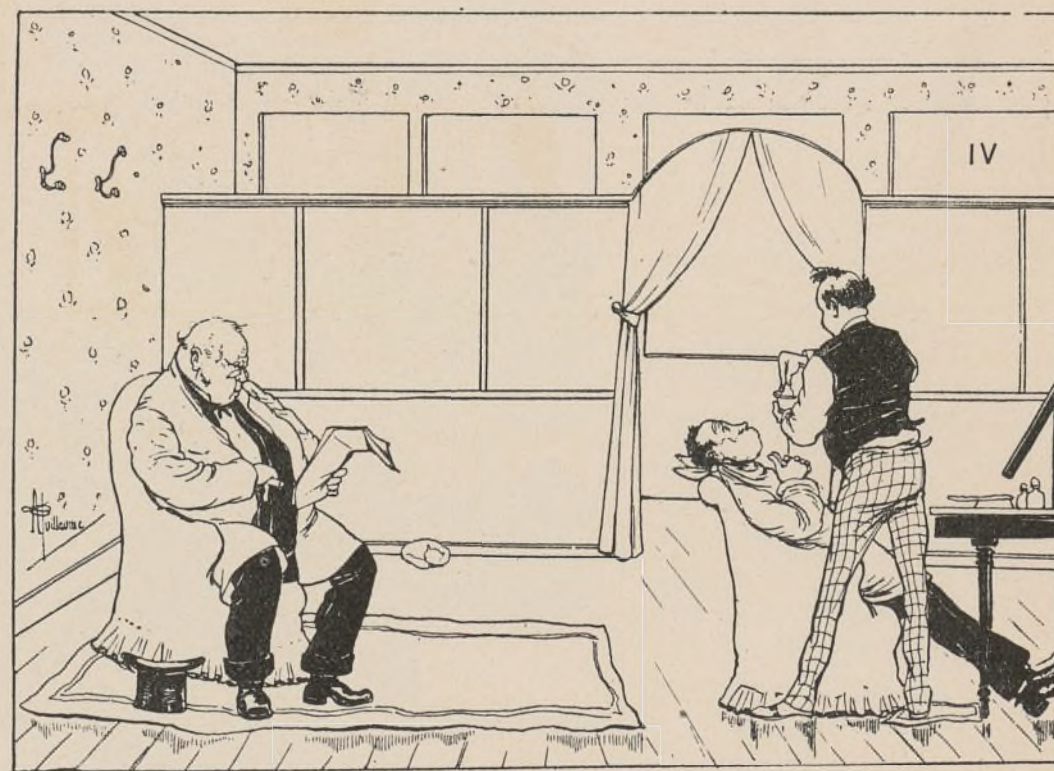
— Coiffeur ! soupira-t-il d'une voix qu'il essaya de rendre désintéressée de toute idée infernale.

— Monsieur...

— Frisez-moi la barbe au grand fer et au petit fer.

— Parfaitement. »

M. Tancredi ne perdit goutte de la conversation. Ses yeux



IV

s'injectèrent davantage et il résolut de ne point abandonner la partie pour n'avoir pas l'air de céder.

Le coiffeur lui mimait d'un geste aussi juste que possible :

« Ça ne sera pas long. »

La grande et la petite frisure terminées, M. Venize se hâta de retenir le peignoir qui semblait vouloir quitter ses épaules :

« Pardon ! Pardon ! Veuillez me raser maintenant. »

Le coiffeur le contempla avec stupéfaction, comme s'il eût possédé un fou ou un maniaque entre ses mains.

De la même voix désintéressée, M. Venize raconta :
 « ... C'est que ma femme a horreur de la barbe. Chaque jour elle me supplie de me raser complètement. Je ne me décide qu'aujourd'hui et Dieu sait si je me suis présenté devant vous dans cette intention. Ne vous ai-je point prié, au contraire, de me la tailler et de me la friser ?
 — Bien. Fort bien, Monsieur. »
 Le coiffeur noua élégamment une serviette autour du cou

de M. Venize et remit à M. Tancrède une gazette de la veille.
 « Ça ne sera pas long... »

M. Tancrède commençait d'étouffer.

Il se décoiffa et déboutonna trois boutonniers de son ample gilet.

Après avoir été rasé et tandis qu'on lui caressait la peau des joues et du menton avec l'impondérable houpette, M. Venize constata qu'il ressemblait à tous les acteurs de Paris et songea



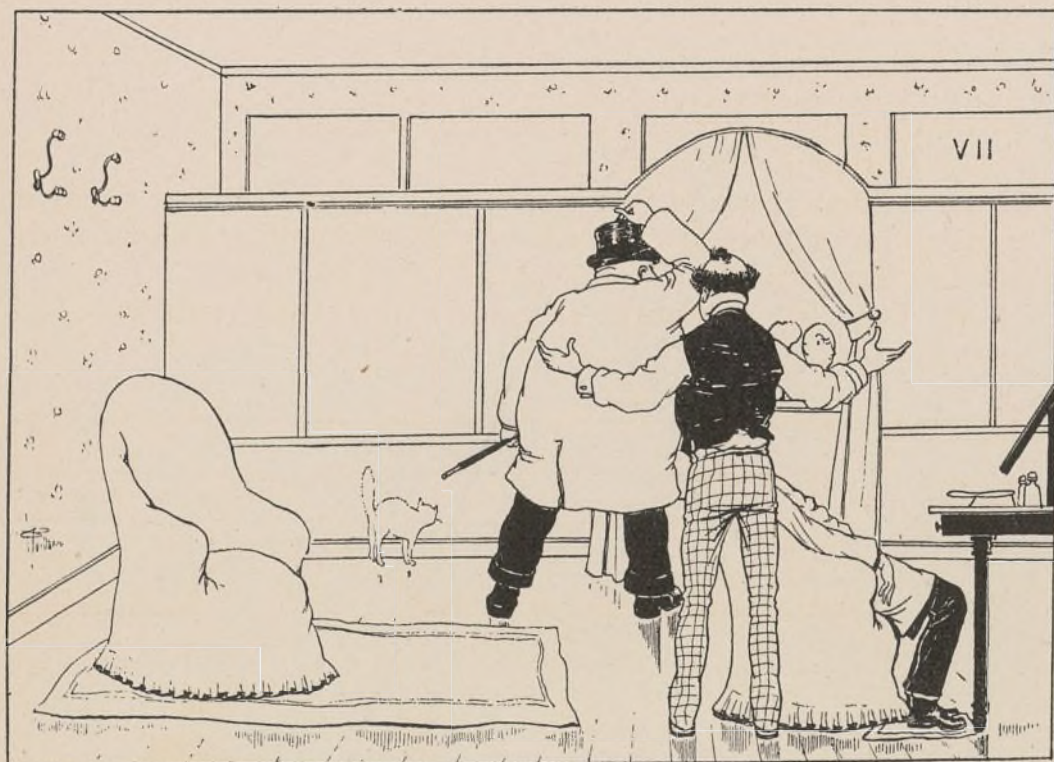
intimement que madame Venize goûterait fort peu la plaisanterie.

V

« Monsieur désire une friction ? »

En parlant de cette manière (les coiffeurs ne gagnent vraiment que sur la friction), l'homme de l'art eut encore l'air de rassurer M. Tancrède d'un : « Ça ne sera pas long. »

La tête de M. Venize fut mouillée, agitée, frictionnée et séchée dans du linge.



Le coiffeur atteignit un grand flacon mauve, le déboucha et le promena sous les narines de M. Venize :

« Voici du lilas, Monsieur.

— Excellent. Allez et dépêchez-vous. »

VII

M. Tancrède continuait de déboutonner son gilet. Puis il se leva et marcha lentement jusqu'à la porte.

« Restez, Monsieur, restez ; ça ne sera pas long. Dans une minute, une légère minute ! » insista le coiffeur.

M. Tancrède grommela :

« C'est se moquer ! C'est se moquer ! »

M. Venize parut ne point entendre le rapide monologue de son furieux adversaire.

Il commanda au coiffeur de lui friser les cheveux au grand fer et au petit fer.

« Je ne me suis pas fait friser depuis mon mariage », racontait M. Venize.

Cet homme ne se contentait pas de taquiner sauvagement son ennemi ; il osait encore lui rappeler qu'il avait épousé la très



VI

« Coiffeur ? dit-il.

— Monsieur désire...

— Mon ami, qu'est-ce que vous venez de me renverser sur les cheveux ?

— Du portugal, Monsieur, du portugal.

— J'ai l'horreur du portugal ! s'écria M. Venize. Hâtez-vous de me corriger l'odeur de cette odeur, soit avec de l'eau des Almées ou du Royal-Lilas. »



belle et très douce mademoiselle Pitoir. Il manquait à la fois d'esprit et de tact.

VIII

M. Tancrède fit la sourde oreille ; mais en maniant, par contenance, quelques bigoudis que la femme du coiffeur rangeait dans des boîtes, il devint si cramoisi que la charmante personne eut peur et gagna aussitôt ses appartements.

Puis M. Tancrède se détourna.

A ce moment les deux antagonistes se regardèrent.

Tandis que le grand sympathique du pâle Venize comprimait ses veines carotides et refoulait son sang vers le cœur, à l'inverse, le grand sympathique du flamboyant Tancrède lui dilatait les veines jugulaires et envoyait de gros bouillons de sang dans sa tête.

Effroyable signal. Il fallait céder.

La cérémonie touchait à sa fin, d'ailleurs, et M. Tancrède allait donc avoir droit à la brosse et au peigne fin. Se servir de la brosse et du peigne fin d'un homme après lequel on n'aurait jamais bu dans le même verre, c'était odieux.

IX

Non. Non. Cent mille fois non. M. Venize ne lâcherait pas.
 « Coiffeur ?
 — Monsieur.
 — Vous m'avez indignement frisé. Je suis complètement ridicule. Je préférerais de beaucoup être chauve. Coupez-moi les cheveux, passez-y la tondeuse, qu'il ne reste plus un poil sur ma tête. Mieux vaut être horrible que grotesque. »

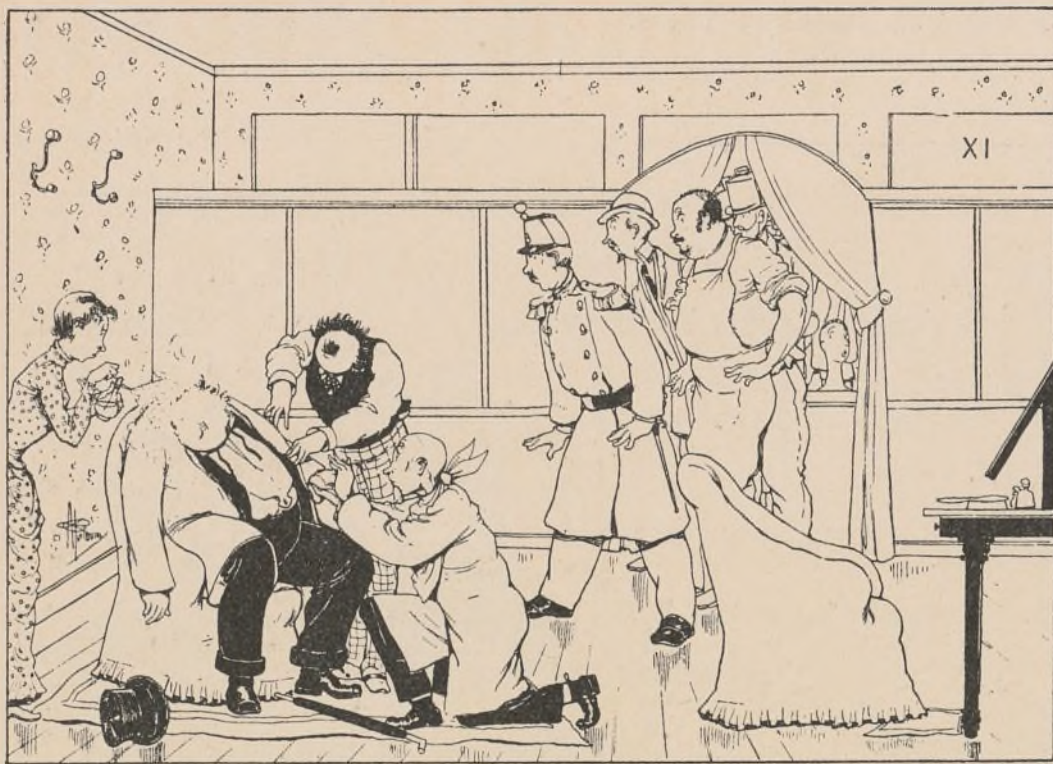


XI

M. Tancrede qui s'était rassis, ne respirait plus que par saccades, aussi homard que possible, les bras ballants, la tête comme décollée.

« Ce monsieur est frappé d'apoplexie. De l'air ! Un médecin ! Du secours ! » appela le coiffeur.

Sa femme descendit. Des voisins entrèrent.



Son regard s'attachait sur M. Venize, toujours à genoux devant lui, figure et crâne nus.

Ils se sourirent ; mais ils ne s'en tinrent pas là.

XII

Ils eurent la même pensée : ils s'embrassèrent. Terrible choc en retour, M. Tancrede, après avoir considéré la tête de M. Venize devenu d'un coup moine et Pierrot, se prit à

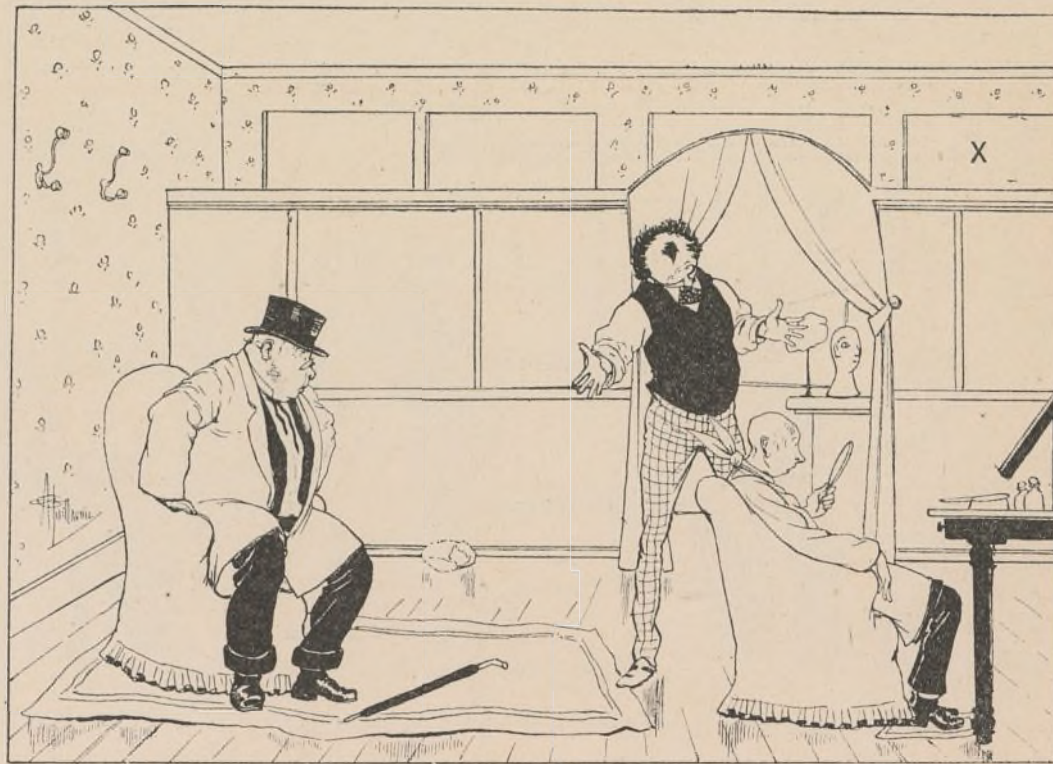
X

Décidé à tout, en un clin d'œil, le coiffeur, à l'aide de cette petite machine agricole appliquée si heureusement aux moissons capillaires, fit disparaître le feuillage de M. Venize.

Rien n'en resta.

En secouant légèrement le peignoir qu'il allait bientôt ravir aux épaules de son bizarre client, le coiffeur esquissa à M. Tancrede un dernier : « Ça ne sera... »

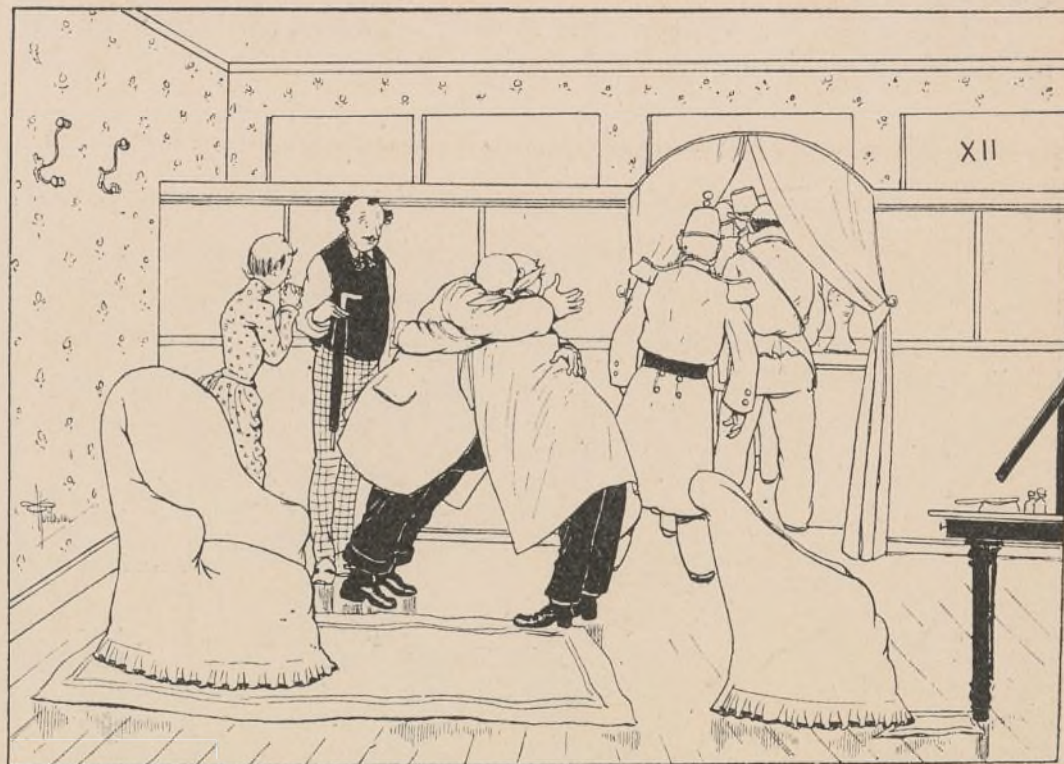
Mais il resta pétrifié.



« J'ai outrepassé la mesure », constata M. Venize.

Et sans prendre même le temps de se démancher de son long peignoir, il s'agenouilla devant M. Tancrede, lui tapage gentiment dans les mains, laissant le coiffeur déboucler ses bretelles et sa femme le vaporiser.

Avec beaucoup d'air, de tapes dans les mains, de poussière de vinaigre parfumé, M. Tancrede rouvrit les yeux et sa figure se décolora.



rire, à rire, comme une gargouille de cathédrale, comme un colossal Bouddah, à rire tant et tant que les gens de la boutique qui se réjouissaient également de la mine pittoresque de M. Venize eurent peur que M. Tancrede ne rendit de nouveau sa grosse âme dans une nouvelle secousse.

Puis les deux réconciliés partirent ensemble.

M. Tancrede encore gai.

M. Venize encore bouleversé, au point de n'avoir plus sa tête à lui.

MAURICE VAUCAIRE.

